

Il Volantino Europeo n°26

Octobre 2009

Bulletin internautique de l'Association Piotr-Tchaadaev



Pierrefeu-du-Var, septembre 2009 Photographie de Gabrielle van der Werf www.gabriellevanderwerf.nl

Cette magnifique photographie de Gabrielle van der Werf (Pays-Bas), que nous remercions vivement de son accord pour une publication dans le *Volantino*, pourrait représenter l'état actuel de la psychiatrie cet automne en France : entre contemplation et contention. Le banc de pierre nous invite à la première, les grilles récemment posées nous rappellent que la seconde fait une sorte de retour en force avec le *plan d'amélioration de la sécurité des établissements autorisés en psychiatrie*, conformément à la circulaire n°DHOS/O2/F2/2009/23 du 22 janvier 2009 (NOR : SJSH0930041C). La « manne avilissante » dont parlait le Collectif *La nuit sécuritaire* a donc commencé à tomber sur les hôpitaux français, et laisse bon nombre d'entre nous dans une perplexité douloureuse, telle cette patiente qui s'indignait à la vue des nouvelles grilles : « Nous ne sommes pas des monstres... ».

Dans un pays réputé aussi bien pour ses vins et ses fromages que pour ses proverbiales lenteurs administratives, les choses ont été cette fois très vite. Sans entrer dans des querelles partisans, nous autres professionnels de la psychiatrie, pouvons avoir le sentiment d'une véritable forme de maltraitance subie de la part de nos tutelles. Le sentiment aussi, pour rester mesuré, que ces décisions concernant *l'amélioration de la sécurité* n'ont pas vraiment fait l'objet d'une concertation. Et qu'elles n'ont rencontré qu'une opposition elle aussi mesurée.

A quelques exceptions près, tant du côté syndical que du côté des ONG, on a l'impression d'un grand silence, peut-être plus gêné que complice. Quant à l'opinion publique, elle est réputée pour la sécurité *à donf'*, cela va de soi, les médias nous le martèlent presque chaque jour. Là aussi, on aimerait au moins, à défaut de démenti, davantage de nuances.

Le *Volantino* ne peut que rappeler son attachement à une psychiatrie humaniste (même si le terme est un peu usé) et à une psychopathologie prenant en compte la dimension de l'inconscient, ses auteurs en témoignent régulièrement dans leur pratique, dans leurs prises de parole, dans leurs écrits et dans leurs engagements sociaux et politiques.

Et c'est aussi pour cela qu'il vous invite dès maintenant à engager votre réflexion en vue du prochain rendez-vous fixé **du 12 au 14 mai 2010 à Budapest, pour un VII^e Divan sur le Danube** consacré à l'ethnopsychiatrie/psychiatrie transculturelle, ainsi qu'à la poursuite des travaux de 2009 sur la désinstitutionalisation. Une exposition de travaux d'ateliers d'Art-thérapie européens y sera organisée à nouveau.

Prise en charge des étrangers malades dans un continent en crise de crois-sens.



Edina Koszmovszky et Georges-Yoram Federmann, Budapest, mai 2009

Même si c'est pour l'honneur, je me suis présenté aux élections ordinales départementales du Bas-Rhin d'avril 2008 selon les termes suivants que je rappelle aux lecteurs attentifs et ambidextres (une main sur le cœur et l'autre serrant leur portefeuille) du *Volantino** :

« Je propose ma candidature afin d'essayer de rendre plus familière l'idée que nous puissions tous ensemble et avec l'accord des bénévoles de l'Institution «rendre Médecins du Monde inutile en douze ans», soient 2 mandatures municipales.

J'ai la conviction qu'il est possible que la Corporation Médicale puisse faire un signe très fort à la Communauté des Citoyens en signifiant qu'elle est prête à réduire, pour tendre à la faire disparaître, l'exercice d'une médecine à deux vitesses.

Il s'agirait d'envisager la mise en place de quelques aménagements relativement simples comme un numéro vert gratuit qui permettrait aux usagers d'aboutir à des régulateurs qui offriraient à tous les Strasbourgeois la possibilité d'accéder aux cabinets libéraux en toutes circonstances. (RESO avait vécu il y a quelques années sur ce mode).

Les régulateurs orienteraient vers un groupement de médecins volontaires (généralistes et spécialistes).

L'idéal étant que nous fassions tous partie de ce groupement.

Nos engagements multiples au plan professionnel, les charges de travail énormes qui pèsent sur nous, et souvent l'horizon indépassable de la gestion du cabinet et de

notre adaptation sociale font que nous ne voyons peut-être pas toujours les énormes souffrances qui s'accroissent à nos portes et notamment celles des étrangers malades (qui sont à peine 36000 sur le territoire national).

Il n'est pas utopique de pouvoir faire mentir les conclusions de l'enquête de la HALDE qui soulignaient que plus de la moitié de nos confrères spécialistes du Val de Marne refusaient d'accueillir en première intention les bénéficiaires de la CMU.

Nous devons reconnaître, traiter et soutenir les étrangers malades.

L'expertise Strasbourgeoise, notamment en psychiatrie (60% des 1500 demandes médicales à la DDASS en 2005) s'est imposée et a permis d'aider des populations très marginalisées.

Ces vœux ont donc été exprimés en avril 2008 au moment où une enquête ordonnée par les ministères chargés de l'intérieur et de la santé battait son plein à la DDASS du Bas-Rhin !

En effet, par lettre du 26 octobre 2007, ils ont demandé à l'IGAS et à l'IGA de procéder à un contrôle des modalités de délivrance des titres de séjour temporaire aux étrangers malades dans le département du Bas-Rhin, intrigués par le fait que près de 65% des dossiers examinés par la DDASS y relevaient des pathologies mentales contre 15,8 dans le reste de la France. Le constat de l'excellence de toutes les pratiques n'a pas empêché les autorités préfectorales de continuer à suspecter, aujourd'hui, plus que jamais, les quelques praticiens, pas encore découragés par les effets de la violence institutionnelle qui frise parfois le sadisme, de partialité.

"Le fonctionnement du dispositif en faveur des étrangers malades mentaux repose, de fait, sur un nombre très limité de psychiatres ou de médecins généralistes, agréés ou hospitaliers, dont certains sont notoirement engagés dans la défense des sans-papiers ou sympathisants de ces courants d'opinion."

Comme si c'était une maladie honteuse !

Le rapport tout en reconnaissant encore la qualité des pratiques et des soins octroyés à ces patients marginalisés venant principalement à Strasbourg, d'Algérie, de Sierra-Léone, du Burundi, du Tchad, d'Ouganda, d'Irak, du Bangladesh, de l'ex-Zaïre, ...recommande « de retirer leur agrément aux psychiatres qui, de notoriété publique, utilisent cet agrément à des

fins militantes et qui se sont ,en quelque sorte, spécialisés dans la délivrance de rapports médicaux aux étrangers malades ».

Une attitude professionnelle vis-à-vis des « traumatisés » du monde est quasiment jugée suspecte et indigne d'un médecin agréé !

Alors qu'il ne viendrait à l'esprit de personne de juger pour le disqualifier un médecin qui se spécialiserait dans le traitement de l'obésité, des varices ou de la chirurgie esthétique !

C'est le véritable aveu que dans l'esprit des décideurs la médecine a bien pour mission politique de confirmer le cloisonnement et la discrimination sociales vis-à-vis, non seulement des étrangers, mais aussi des pauvres, des fous ou des toxicomanes ; de tout ceux qui pourraient éclairer notre société sur ses dysfonctionnements.

Ils renforcent la notion tragique de « délit de solidarité » dans un pays dont la devise clame haut et fort le devoir de l'évidence de la Fraternité, si haut et si fort d'ailleurs qu'elle en est vidée de sens.

Reconnaissons aussi que le rapport le fait que le préfet du Bas-Rhin s'est autorisé à une vingtaine de reprises à dédire ses propres médecins inspecteurs et à prendre des décisions médicales lui-même, ce qui en dit long sur la pression exercée sur le jugement de nos fonctionnaires par la politique inhumaine des quotas [in *La délivrance des titres de séjour aux étrangers malades dans le département du Bas-Rhin*, rapport établi en janvier 2009 par Michel VERNEREY (Inspecteur général des affaires sociales-Rapport n° RM2008-085P) et Tristan FLORENNE (Inspecteur général de l'administration-rapport n° 08-047-01)]

« Nous ne pouvons plus soigner les marginalisés alors que l'identité nationale doit être thérapeutique ! »

Comment la profession médicale a-t-elle réagi à la création du Ministère de l'immigration, de l'Intégration, de l'Identité nationale et du développement solidaire ?

S'est-elle réjouie des propositions de Monsieur le Président de la République de favoriser l'enseignement de l'œuvre d'Aimé Césaire dans nos écoles et... nos facultés de médecine ?

Simplement il est bon de rappeler à cette occasion que l'œuvre d'Aimé Césaire qui a fait école et qui s'incarne dans le travail d'Edouard GLISSANT et de Patrick CHAMOISEAU a

toujours été un travail qui touchait à l'universel et que l'école martiniquaise s'est montrée scandalisée d'emblée par la création du Ministère de l'Intégration et de l'Identité Nationale.

Cela s'est traduit par ce très fort pamphlet écrit par GLISSANT et CHAMOISEAU fin 2007: « Quand les murs tombent. L'identité nationale hors la loi ? ».

Il est bon aussi de rappeler que nous avons perdu Aimé CESAIRE le jour de la commémoration de la reconnaissance de Haïti par la France en 1825 contre l'indemnisation des planteurs à qui le gouvernement haïtien s'engagera à verser la somme de 150 millions. Puis-je suggérer de diffuser en médecine le livre de Jacques MOREL : « CALENDRIER DES CRIMES DE LA FRANCE OUTRE MER » (Chez l' Esprit Frappeur) qui pourra éclairer l'esprit de nos jeunes pousses sur les nombreuses pages lumineuses de notre histoire, mais aussi sur les quelques pages sombres qu'il s'agit non plus de masquer, mais de mettre en lumière pour que nos enfants et nos futurs soignants puissent arbitrer à l'avenir aux moments cruciaux de leur existence et choisir l'universel plutôt que le repli national, nationaliste, communautariste ou corporatiste ?

L'adhésion à l'OTAN « rend les enfants heureux » mais accroît la dépolitisation !

Pour atteindre les sommets et en guise de conclusion, OTAN le dire.

HARIBO macht Kinder froh – rend les enfants heureux.*

Le sommet de l'OTAN vient de se tenir à Strasbourg les 3 et 4 avril derniers.

L'occasion pour les autorités -préfet et maire de Strasbourg- de réunir leurs pouvoirs pour transformer la ville en camp retranché et lui imposer un véritable état de siège en créant des zones de restriction de circulation touchant près de 40000 personnes badgées et fichées (illégalement).

Afin de garantir « la sûreté des voyages officiels » de moins de 30 délégations internationales dont celle du « président » comme on désigne au sein des instances de l'OTAN Monsieur Obama !

Le préfet a affirmé qu'il ne s'agissait que « de mettre en sécurité des lieux de déroulement du sommet (3 au total), des lieux de résidence pour les délégations et des itinéraires empruntés par les cortèges officiels » !

20000 hommes de main ont été réquisitionnés pour contrôler les différents check-points établis.

Le sigle « OTAN » a fait la démonstration qu'il était capable de captiver l'attention de centaines de milliers de citoyens et tel un hypnotiseur d'éteindre toute capacité critique. Aucun débat de fond sur le sens de l'adhésion à l'OTAN, sur son financement, son commandement américain, son idéologie et notamment ses PPP (Partenariats pour la paix) dont « le dialogue méditerranéen » qui associe Mauritanie, Algérie, Tunisie, Maroc, Egypte, Jordanie... et Israël... mais exclut l'Autorité Palestinienne !

Donc, les mêmes qui s'offusquaient des crimes de guerre israéliens contre Gaza en janvier dernier encouragent aujourd'hui Israël à récidiver avec l'aval de l'OTAN !

L'OTAN a été capable de créer l'unanimité idéologique autour de sa doctrine (implicite) en gommant toute aspérité critique et en rendant toute tentative de débat démocratique superfétatoire.

Le Tribunal administratif qui a rejeté les référés-liberté intentés par quelques Strasbourgeois a même repris les arguments avancés par la préfecture pour justifier des mesures restrictives à la libre circulation, en rappelant la menace constituée pour l'ordre public par « les appels à la désobéissance civile » ayant circulé « dans les médias et notamment sur internet ».

Ceci illustrant de manière pathétique le décalage idéologique existant entre la société civile et ses dirigeants délégués par elle à l'exercice du pouvoir.

Associer « désobéissance civile » à un appel à la violence montre l'indigence culturelle de « nos élites ».

J'ai introduit, pour l'occasion, un référé-liberté pour dénoncer le fait que mes patients, étrangers traumatisés en particulier, se verraient interdire l'accès de mon cabinet situé en zone de circulation contrôlée durant le sommet.

Ce qui compte-tenu de la gravité de leur état me semblait inacceptable.

Au moins fallait-il le dire et le dénoncer, ai-je pensé, n'obtenant ni le soutien ni l'adhésion d'autres confrères qui ont attendu simplement que « cela se passe », sans prendre partie mais

ce faisant prenant implicitement celui du pouvoir en place.

L'illégalité a été érigée en règle et les autorités ont fait un pied de nez à la loi avec la « complicité » de la CNIL (qu'on avait connue plus avisée et vigilante) et « la connivence » du Tribunal Administratif qui n'a pas jugé illégal l'existence d'un fichier non déclaré à la CNIL. Les pouvoirs publics ont réussi à légitimer l'usage de la force pour la paix et à criminaliser les pacifistes.

Et on voudrait aussi nous faire croire que les 400 caméras de vidéo surveillance existant à Strasbourg n'ont pas émoussé l'esprit critique des Strasbourgeois qui ont semblé s'accommoder, dans leur ensemble, de toutes ces restrictions comme si, d'une certaine manière, ils les acceptaient sinon les appelaient de leurs vœux !

Quid de l'esprit critique des 3000 journalistes présents à qui l'organisation a offert un pack comprenant des bonbons Haribo* et des chocolats Ritter Sport* frappés du sigle de l'OTAN et un film de M. Gazier et de J. Malaterre sur Jean-Marie Le Clézio, l'universalité des cultures et des mondes primitifs, qui s'achève sur un dialogue avec Tony Gatlif, le cinéaste gitan, récupérés pour l'occasion.

A quand les bombes et les armes de l'OTAN marqués par Haribo* ?

Les délégations se sont retrouvées au Palais de la musique et des congrès appelé aussi Pierre Pfimlin, Maire de Strasbourg et président du Parlement Européen mais aussi juge d'instruction sous Vichy de 41 à 44, pendant que les épouses des chefs d'Etat et Monsieur Merckel devaient être reçus à l'IRCAD dont une des salles porte le nom de René Leriche !

Nous sommes-nous vraiment extirpés de cette matrice idéologique qui touche les médecins, je pense l'avoir montré, mais qui risque de nous influencer tous, si nous ne tentons pas d'écrire l'histoire, au lieu d'apprendre celle que les vainqueurs écriront dans 30 ans ?

Georges-Yoram FEDERMANN (Strasbourg)

**Le Docteur Federmann étant l'un des plus anciens et des plus fidèles auteurs du Volantino, nous demandons à nos lecteurs, tout aussi anciens et fidèles, de ne pas prendre ombrage de cette flèche qui leur est décochée par l'éminent psychiatre strasbourgeois, et de n'en concevoir aucune acrimonie, ni envers lui, ni envers leur journal favori [NDLR].*

[Communiqué] SUD SANTE SOCIAUX : la clôture de la honte

Vous devez l'avoir remarqué mais une nouvelle clôture vient de s'ériger au Centre Hospitalier Sainte Anne, plus précisément dans les jardins du secteur 13, Pavillon *Piera Aulagnier*.

La deuxième clôture est d'un ton vert pastoral avec des milliers de petites fentes pour permettre la vue sur la grille initiale, déjà rehaussée, il y quelques années, pour éviter les fugues de patients. Elle coupe le jardin de part en part, effectuant une sorte de chicane pour éviter les arbres présents sur son passage.

L'installation de cette clôture s'est faite, à l'insu et sans concertation avec le personnel, lors de travaux de canalisation. Les buts avoués sont d'éviter l'introduction de produits illicites à travers la grille et de couper les angles morts pour une surveillance soignante plus appropriée.

Imaginez que chaque service décide de construire ce genre d'ouvrage, le paysage de l'établissement risque de se transformer en îlots fortifiés.

Pourtant, le souhait du directeur est « d'ouvrir la psychiatrie à la ville » en abattant les murs autour de l'hôpital. L'instauration de cette clôture est en totale contradiction avec cette idée. D'ailleurs, par ouï-dire, il était contre cette décision médicale, mais il a préféré pratiquer la politique de l'autruche !!!

Ces travaux s'inscrivent dans la continuité du « tout sécuritaire » prôné par le président et son gouvernement, lors de son intervention à l'hôpital Érasme d'Antony. De bons élèves pour la « Sarko psy » !!!

Selon les informations, l'espace entre les deux grilles serait dédié à l'implantation d'un jardin potager. Au vu du terrain où les arbres se retrouvent cimentés à leur base par les restes des travaux, la pousse des légumes semble problématique !!!

Une belle occasion se présente pour la direction d'inaugurer cette nouvelle clôture lors de la Fête des Jardins des 26 et 27 septembre 2009.

Hôpital Sainte-Anne
1, rue Cabanis
75014 Paris
Tél. /rép. 0145658471
Télécopie 0145657331



Hôpital Sainte-Anne, Paris (Source : Sud santé Sociaux)

E-mail:

SUD-SANTE-CHSA@ch-sainte-anne.fr

Blog: <http://sudsantechsa.blogspot.com/>

Forum:

<http://groups.google.com/group/sud-sainte-sainte-anne>

Courrier des lecteurs

La dernière chronique de Zsizsik Janos nous a valu ce subtil petit commentaire rimé d'une lectrice jusque là inconnue, Madame Annick Roche, domiciliée en banlieue parisienne.

Bonjour Cher Écrivain !

J'apprends dans le *Volantino Europeo*
Que Sieur Zsizsik Janos était en *fait*
beurré !

Ah ces *gens iv(r)es* sans en avoir l'*air* ! À
l'eau !

Pour son état second, ne me saurait-il gré
De lui donner *Paul-Yves Allent* comme
pseudo ?

C'est bientôt les vacances et il va se barrer,
En a-t-il *cure* qu'on lui dise encore *allo* ?

Avec des *ver(re)s*, mieux vaut en rire
qu'en pleurer !

Pour le Pire et le Bien

Annick Roche

Il dispetto: istruzioni per l'uso

Dans un précédent numéro (n°25, juillet 2009), grâce à Zsizsik Janos et à Olantag Avadar, nous avons pu comprendre à quel point il est parfois difficile de faire passer à un concept, même et surtout si celui-ci est d'usage très courant, d'une langue à l'autre. Après l'emmerdeur entre le français et le hongrois, voici le dispetto entre l'italien et le français.

"[...] Ma si sa, da un Francese, e psichiatra, bisogna aspettarsi di tutto.

Sto scrivendo sul dispetto e, per dispetto, te lo invierò quando sarà troppo tardi e ti sarai ormai dimenticato della mia esistenza: sarà un bel dispetto.

A dispetto del dispetto devo confessarti che la mia indole dispettosa mi consente dei numeri di alto virtuosismo, dispettosamente parlando.

Quindi, attenzione: quando vai a letto, controlla bene che non ci sia una rana, o una lucertola o uno scarafaggio morto tra le lenzuola.

Ne La lunga mano del dispetto, titolo di una famosa conferenza del Dott. Knox (il vero "inventore" della moderna psicanalisi che, per puro dispetto, cambiò il proprio nome in Sigmund Freud) fu ampiamente dimostrato che mafia e dispetto sono strettamente collegati, "un abbraccio mortale", lo definì.

I miei dispetti ti colpiranno ovunque tu sia, e quando meno te l'aspetterai: e quando ti succederà qualcosa che possa assomigliare ad un dispetto, non potrai mai essere sicuro che venga da me.

Una proprietà importante del dispetto, infatti, è la capacità di autorigenerarsi. Come un virus: è altamente contagioso e si trasmette attraverso l'aria. Anche attraverso il telefono: attento quindi, quando qualcuno ti fa un dispetto, a non parlarne assolutamente, anche al telefono".

Nella lingua italiana c'è un sostantivo, dispetto, che forse a un Francese può risultare poco comprensibile. Infatti, nel dizionario, è tradotto semplicemente con "(petite) mechanceté"; fare i dispetti a... "taquiner"; per farmi dispetto "pour me contrarier"; l'hai fatto per dispetto, "tu l'as fait exprès" * ; a dispetto di... "en dépit de, malgré"

La lingua francese traduce la parola dispetto già con un tono un po' risentito e altezzoso, insomma in modo tipicamente francese, cioè da primo della classe.

Ecco invece la definizione etimologica di dispetto:

dispetto dal lat. DESPĒCTUS il guardare all'ingiù, disprezzo, da DE-SPĪCERE guardare dall'alto in basso, disprezzare, ed anche stornare lo sguardo, comp. della partic. DE (simile a DEORSUM) giù, ovvero con senso negativo, e SPĪCERE guardare (v. Specie e cfr. Rispetto).

Propr. Il guardare dall'alto in basso per dispregio, quindi Atto di scherno, di avversione, d'ingiuria; e, confondendo la causa coll'effetto, talora Cosa incresciosa, ed ora Stizza, Sdegno, Rabbia, Ira sdegnosa e simili.

Deriv. Dispettoso; Indispettite. Cfr. Despetto.

Riporto infine la definizione di dispetto di uno dei migliori dizionari italiani, a mio parere, il Devoto-Oli:

DISPETTO: 1. Atto spiacevole provocato da stizza, risentimento, malignità: fare un d. a qualcuno, per ripicca oppure con maligna intenzione: l'ha fatto per dispetto – 2. Penosa contrarietà o irritazione, spesso provocata da invidia: provò dispetto per il successo del cugino – 3. (arcaico) Atteggiamento di sdegnosa superiorità o di risentita e ostentata noncuranza, avere in gran dispetto, disprezzare.

Un dispetto tipico, di solito con tragiche conseguenze, è sposarsi per fare dispetto ai genitori. O comportamenti dispettosi come rubare una caramella a un bambino (che è anche un modo di dire: facile come rubare.....), suonare i campanelli (citofoni) e poi scappare...

Se è vero che nel dispetto c'è qualcosa di inequivocabilmente maligno, di tormento nei confronti del destinatario, è anche vero che per la persona, o le persone, che il dispetto mettono in atto, il piacere è garantito. Quindi, per fare un bel dispetto, bisogna cogliere un punto debole di una persona, e colpire senza pietà. Un'azione di alta psicologia, unita ad un'altrettanta raffinata e geniale capacità esecutiva.

Chi da bambino non ha fatto un dispetto (i dispetti fatti da adulti sono in realtà tardive azioni infantili)? Chi avendo avuto, per esempio, un vicino di casa che tutti i giorni, con solenne meticolosità, scendeva a spolverare per ore la propria automobile, inorridendo davanti alla più piccola traccia di sporco, non ha resistito a coprirlo di polvere di cemento o di gesso e ha poi scritto sul vetro "per favore, ti prego, lavami".

Un dispetto raffinato, sempre in tema di automobili, per punire qualcuno che ci sta antipatico, o che lascia l'auto sul marciapiede, è di buttare un pezzo di pesce approfittando di un finestrino lasciato incautamente aperto. Il risultato, specie d'estate, è garantito.

Insomma, di dispetti da bambini, ne abbiamo fatti tutti credo tantissimi: fare un dispetto al proprio compagno di scuola, magari obeso, o poco simpatico, al primo della classe, al cocco della maestra, e via dicendo, appartiene ai più bei ricordi della propria infanzia. Pensate che bel dispetto, e di facile esecuzione, fare una carezza sui bei capelli lunghi della più smorfiosa delle compagne di classe, quella che ogni due minuti si pettina e si guarda allo specchio, fare una carezza, dicevo, ma con le mani piene di colla.

Chissà se i ragazzi oggi, così assorbiti da televisione, playstation, telefonini e altro, si fanno ancora i dispetti?

Insomma, lasciando galoppare un po' la fantasia, appoggiandosi allo schienale della poltrona in ufficio e chiudendo gli occhi, si possono escogitare vagoni di raffinati dispetti e, magari, metterne in atto qualcuno. Ci farà sentire più giovani e più allegri: e appagherà il nostro senso di giustizia.

Forse per un Francese la traduzione con "méchanceté" è troppo riduttiva e mette in luce solo l'aspetto "cattivo, méchant" del dispetto: un bel dispetto dovrebbe essere fatto allegramente, non ci deve essere cattiveria, almeno non troppa... E tanta, tanta fantasia: cosa che agli Italiani non manca, mentre manca, totalmente e tragicamente, ai Francesi. Che non hanno neppure, ma guarda un po', neppure una parola adeguata per tradurre "dispetto". Una lingua decisamente limitata: quasi quasi preferisco l'inglese.

Un bell'esempio di dispetto, in un racconto di Mark Twain, è il Ranocchio Saltatore (The jumping frog, ovvero The Notorious Jumping Frog Of Calaveras County): ne consiglio vivamente la lettura.



Grenouilles varoises, juillet 2008

Un monumento al dispetto sono, infine, i film *Amici Miei*, soprattutto il primo dei tre di questa geniale serie. *Amici Miei I*, del 1975, doveva essere diretto dal grande Pietro Germi che purtroppo morì (forse per dispetto) all'inizio delle riprese e fu sostituito dall'altrettanto grande Mario Monicelli, classe 1915 e ancora vivo (forse per dispetto). In *Amici Miei*, inoltre, visto l'incontro italo-francese (o franco-italiano) di questo articolo, recitano due grandi attori francesi: Philippe Noiret e Bernard Blier.

Tra i tanti e raffinati dispetti ne racconto uno. Gli amici, girovagando in Toscana, entrano a sbafo in una magnifica villa appartenente probabilmente a una famiglia nobile, di antica nobiltà intendo, dove si sta svolgendo una festa. Entrano in realtà perché uno di loro, impersonato dall'attore Duilio del Prete, ha urgentissima necessità di un gabinetto. Trovata una grande e sontuosa sala de bain si accorge che in un angolo c'è un bambino, di forse due anni, seduto su un vasino. Toglie il bambino, si siede sul vasino ed ecco, letteralmente sfornato, un dispetto geniale e di rapidissima e semplice esecuzione.

Un dispetto deve dunque essere geniale, imprevedibile. Attenzione però: è un parente stretto dello scherzo e non bisogna confonderli. Nello scherzo, in uno scherzo ben congegnato, alla fine vittima e carnefice ci ridono sopra. In

un dispetto la vittima deve soffrire perché colpita in un punto debole. A differenza dello scherzo quindi, dopo un dispetto a godere è uno solo. Indovinate chi.

Grazie alle preziose indicazioni della mia amica Daniela Ferrando, copywriter di fama mondiale, come direbbe di se stesso Snoopy, aggiungo che il *dispetto* è anche una forma poetica di corteggiamento. Chi disprezza compra, da che mondo è mondo.

Infine la commedia, sia pure non eccezionale, di Molière, *Le dépit amoureux***, rappresentata a Narbonne nel 1656 (per curiosa e dispettosa coincidenza, il sottoscritto autore di questo articolo è nato esattamente 300 anni dopo), è stata tradotta in italiano con il titolo *Il dispetto amoroso*. Per terminare, per evitare di indurre in avventati dispettosi esperimenti i miei lettori, ritengo doveroso sottolineare l'effetto boomerang, scientificamente approvato, del dispetto. Ovvero, come dice un proverbio italiano: chi la fa, l'aspetti.

Mauro RIGHINI (Milano)*

*<http://www.danielaferando.com/>

**http://books.google.it/books?id=PiwoAAAAYAAJ&pg=PA122-IA2&lpg=PA122-IA2&dq=dispetto+amoroso&source=bl&ots=hF4eOUnmv&sig=uty9kT_B0Tt3-TFzHxJ1Xjvz6FI&hl=it&ei=wrTNSsu4CoeLsAaNjpDsAQ&sa=X&oi=book_result&ct=result&resnum=4#v=onepage&q=dispetto%20amoroso&f=false

***Via E. Tellini, 16 - 20155 MILANO - Italy
Tel.: +39 02 33100373 Mobile: +39 347 4312127
website: www.violadamore-blog.blogspot.com
email: maurorighini@yahoo.it
Skype: [mauro.righini](#) Facebook: [mauro.righini](#)

Le « dispetto », mode d'emploi [traduction française]

« [...] Mais on sait que de la part d'un Français, psychiatre de surcroît, il faut s'attendre à tout. Je suis en train d'écrire sur le dispetto, et, par pur dispetto, je te l'enverrai quand il sera trop tard et que tu auras oublié mon existence à ce moment-là : ce sera un beau dispetto.

En dépit du dispetto, je dois t'avouer que mon tempérament taquin me permet des numéros de haute virtuosité, pour le dire sur un mode taquin également. Par conséquent, attention : quand tu vas te coucher, regarde bien s'il n'y a pas une grenouille, un lézard ou un cafard mort entre les draps.

Dans La lunga mano del dispetto [Le bras long du dispetto], titre d'une célèbre conférence du Docteur Knox (le véritable « inventeur » de la psychanalyse qui, par pur dispetto, a changé son propre nom en Sigmund Freud), il a été amplement démontré que la mafia et le dispetto sont étroitement liés, « une étreinte mortelle » le définit.

Mes dispetti t'atteindront où que tu sois, et quand tu t'y attendras le moins : et quand il t'arrivera quelque chose qui pourrait ressembler à un dispetto, tu ne pourras jamais être sûr qu'il ne vienne pas de moi.

Une propriété importante du dispetto, en effet, est sa capacité à s'autorégénérer. Tout comme un virus : il est hautement contagieux et se transmet à travers l'air. Et même par téléphone : attention par conséquent, quand quelqu'un te fait un dispetto, à n'en parler absolument pas, y compris au téléphone ». (M.R., octobre 2009)

[On aura compris, à la lecture de ces lignes, que le *dispetto* est un sujet à haut risque, et qu'il a fallu beaucoup de persévérance et de ténacité à la rédaction du *Volantino Europeo* pour obtenir le beau texte qui va suivre. C'est sur la base d'un amer constat que nous avons eu recours à un spécialiste italien de la question : il n'y a pas en français d'équivalent univoque au *dispetto* de la langue de Dante, ce qui est, pour nous autres Latins de seconde zone, une source de grand dépit. Et pourtant ce concept connaît dans la péninsule un usage (à entendre à la fois comme celui du mot et comme son application pratique) quotidien et foisonnant. C'est ce que restitue admirablement l'étude du Professeur Righini. Pour la commodité typographique, lorsque le mot *dispetto* restera non traduit parce qu'intraduisible, le plus souvent, nous ne l'écrirons plus systématiquement en italique, en espérant vivement que l'auteur ne considère pas à son tour cela comme un dispetto (NDLR)]



Mauro Righni, Ventimiglia, 28 janvier 2006

La langue italienne dispose d'un substantif, *dispetto*, qui peut sembler peu compréhensible à un Français. En effet, dans le dictionnaire, il est traduit simplement par « (petite) méchanceté ». L'expression *fare i dispetti a...* est rendue par « taquiner », *farmi dispetto* par « pour me contrarier », *l'hai fatto per dispetto* par « tu l'as fait exprès », ou encore *a dispetto di...* par « en dépit de, malgré ». La langue française déjà traduit le mot avec un ton un peu irrité et hautain, d'une manière typiquement française en somme, c'est-à-dire de premier de la classe.

Voici en revanche la définition étymologique de *dispetto* : « **dispetto** : du latin *DESPECTUS*, le fait de regarder de haut, mépris, de *DE-SPICERE*, regarder de haut en bas, mépriser, et également : détourner le regard, complété par la particule de (semblable à *DEORSUM*), vers le bas, ou bien avec un sens négatif, et *SPICERE*, regarder (voir *Specie* et comparer à *Rispetto*). Au sens propre, le fait de regarder de haut en bas par mépris, par conséquent, Acte de moquerie, d'aversion, d'injure ; et, en confondant la cause et l'effet, peut avoir parfois le sens de Chose fâcheuse et à présent de Dépit, Dédain, Rage, Colère dédaigneuse o assimilés. Dérivés : *Dispettoso*, *Indispettire*, comparer à *Despetto* ».

Je retranscris enfin la définition du *dispetto* de l'un des meilleurs dictionnaires italiens à mon sens, le *Devoto-Oli* : « **DISPETTO** : 1. Acte déplaisant provoqué par la colère, l'irritation, la malignité : faire un *dispetto* à quelqu'un, par dépit ou avec une intention maligne : *il l'a fait par dispetto* – 2. Contrariété pénible ou

irritation, souvent provoquée par l'envie : *je ressens du dispetto pour le succès du cousin* – 3. (archaïque) Attitude de supériorité dédaigneuse ou d'indifférence manifeste et irritée, *avoir en grand dispetto*, mépriser...

Un *dispetto* typique, souvent accompagné de conséquences tragiques, est de se marier pour contrarier ses parents. Ou encore des comportements *dispettosi*, comme de voler un bonbon à un enfant (comme le dit d'ailleurs l'expression : facile comme...), tirer des sonnettes ou sonner aux parlophones. S'il est vrai qu'il y a sans équivoque dans le *dispetto* quelque chose de malin, de souffrance infligée au destinataire, il est tout aussi vrai que pour la ou les personnes qui mettent en acte le *dispetto*, le plaisir est garanti.

Par conséquent, pour faire un beau *dispetto*, il faut appréhender un point faible chez une personne, et le frapper sans pitié. Un acte de haute psychologie, associé à une toute aussi géniale et raffinée capacité d'exécution.

Qui, enfant, n'a jamais commis de *dispetto* (les *dispetti* des adultes sont en réalité des actes infantiles attardés) ? Qui, ayant eu par exemple un voisin qui descendait chaque jour dépoussiérer, avec une méticulosité solennelle, sa voiture, horrifié devant la plus petite trace de saleté, n'a pu résister à l'envie de la recouvrir de poussière de ciment et de plâtre, et d'écrire ensuite sur la vitre « s'il te plaît, je t'en supplie, lave-moi » ?

Un *dispetto* raffiné, toujours en termes d'automobile, pour punir quelqu'un d'antipathique ou qui laisse sa voiture sur le trottoir, consiste à jeter, en profitant d'un déflecteur imprudemment laissé ouvert, un morceau de poisson à l'intérieur. Le résultat, en particulier l'été, est garanti.

En somme, des *dispetti* d'enfants, nous en avons tous fait, je crois, tant et plus : faire un *dispetto* à son camarade de classe, peut-être obèse ou peu sympathique, au premier de la classe, au chouchou de la maîtresse, et ainsi de suite, appartient aux plus beaux souvenirs de son enfance. Pensez à ce beau *dispetto*, d'exécution facile, qui est de faire une caresse aux beaux cheveux de la plus bêcheuse de ses camarades de classe, celle qui se coiffe et se regarde dans le miroir toutes les deux minutes, aire une caresse, disais-je, mais avec les mains pleines de colle.

Qui sait si les jeunes d'aujourd'hui, tellement absorbés par la télévision, la Playstation, les

téléphones mobiles et autres gadgets, se font encore des dispetti ?

Ainsi, en laissant un peu galoper son imagination, en s'appuyant au dossier de son fauteuil de bureau et en fermant les yeux, on peut inventer des wagons de dispetti raffinés, et peut-être en mettre quelques uns en acte. Cela nous fera nous sentir plus jeunes et plus joyeux. Et cela apaisera notre sens de la justice.

Peut-être que pour un Français, la traduction par « méchanceté » est trop réductrice et met en lumière seulement l'aspect méchant du dispetto : un beau dispetto se doit d'être accompli allègrement, il ne doit pas comporter de méchanceté, ou pas trop... Et surtout, il requiert de l'imagination, beaucoup d'imagination, chose qui ne manque pas aux Italiens, mais qui cependant manque totalement et tragiquement, aux Français. Qui n'ont même pas, mais regarde un peu, même pas un mot adéquat pour traduire dispetto. Une langue vraiment limitée : presque presque, je préfère l'anglais.

Un bel exemple de dispetto, dans un récit de Mark Twain, est la Grenouille sauteuse (*The Notoious Jumping Frog Of Calaveras County*) : j'en conseille vivement la lecture.

Enfin, véritable monument érigé au dispetto, les films *Amici Miei*, surtout le premier des trois de cette série géniale. *Amici Miei I*, en 1975, devait être dirigé par le grand Pietro Germi, qui malheureusement mourut (peut-être par dispetto) au début des prises de vue et fut remplacé par le tout aussi grand Mario Monicelli, de la class 1915 et toujours en vie (peut-être par dispetto). Dans *Amici Miei*, en outre, vu le côté rencontre italo-française (ou franco-italienne) de cet article, on retrouve deux grands acteurs français, Philippe Noiret et Bernard Blier. Parmi les nombreux et raffinés dispetti, j'en raconte un. Les Amis, flânant en Toscane, entrent au culot dans une magnifique villa appartenant probablement à une famille noble, je veux dire d'antique noblesse, où se déroule une fête. Ils y entent en réalité parce que l'un deux, interprété par l'acteur Duilio del Prete, a la nécessité urgentissime de toilettes. Ayant trouvé une grande et somptueuse salle de bain, il se rend compte que dans un coin, il y a un enfant de peut-être deux ans, assis sur le pot. Il enlève l'enfant du pot, s'assied dessus et voici, littéralement sorti du four, un dispetto génial, d'exécution rapidissime et simplissime.

Un dispetto doit donc être génial et imprévisible. Attention cependant : c'est un proche parent de la blague, et il ne faut pas les confondre. Dans la blague, la blague bien agencée, victime et bourreau à la fin se rient l'un de l'autre. Dans le dispetto, la victime doit souffrir, parce que touchée en un point faible. A la différence de la blague, après un dispetto, il n'y en a qu'un qui jouit. Devinez qui.

Grâce aux précieuses indications de mon amie Daniela Ferrando*, rédactrice mondialement connue, comme dirait Snoopy de lui-même, j'ajoute que le dispetto est aussi une forme poétique pour faire la cour. Qui déprécie achète, qui commet un dispetto achète, depuis que le monde est monde. Enfin la comédie, même si elle n'est pas exceptionnelle, *Le dépit amoureux*** de Molière, représentée à Narbonne en 1656 (par une coïncidence aussi curieuse qu'irritante, l'auteur de cet article est né exactement 300 ans après) a été traduite en italien sous le titre *Il dispetto amoroso*. Pour terminer, et pour éviter de pousser mes lecteurs vers des expériences inconsidérées et agaçantes, je tien pour un devoir de souligner l'effet boomerang, prouvé scientifiquement, du dispetto. Ou bien, comme le dit un proverbe italien : qui le fait, l'attend [en retour].

Mauro RIGHINI (Milano) ***

*<http://www.danielaferando.com/>

**http://books.google.it/books?id=PiwoAAAAYAAJ&pg=PA122-IA2&lpg=PA122-IA2&dq=dispetto+amoroso&source=bl&ots=tHf4eOUnmv&sig=uty9kT_B0Tt3-TFzHxJ1Xjvz6FI&hl=it&ei=wrTNSsu4CoeLsAaNjpDsAQ&sa=X&oi=book_result&ct=result&resnum=4#v=onepage&q=dispetto%20amoroso&f=false

***Via E. Tellini, 16 - 20155 MILANO - Italy
Tel.: +39 02 33100373 Mobile: +39 347 4312127
website: www.violadamore-blog.blogspot.com
email: maurorighini@yahoo.it
Skype: [mauro.righini](https://www.skype.com/name/mauro.righini) Facebook: [mauro.righini](https://www.facebook.com/mauro.righini)

NDT (note du traducteur):

Rappel concernant la difficulté des pluriels italiens en français : un risotto, des risottos, un dispetto, des dispetti, mais des spaghettis.

[Droit de réponse à la NDT : «Ti pregherei inoltre di correggere la barbara nota a piè di pagina.

A parte il fatto, e mi stupisco (ma forse non dovrei, vista la nazionalità), che tu non sappia che un nome in una

lingua straniera non viene mai scritto al plurale, ti prego di ricordare (e non lo ripeterò più), che i sostantivi che terminano in O, al plurale fanno I. Quelli in A diventano E e quelli in U, le rare volte che ci sono, rimangono invariati.

Quindi ti prego di correggere risotto in risotti e, soprattutto, di eliminare la disgustosa nazionalistica abitudine francese, di aggiungere una S al plurali, la dove non esiste. Cazzo!! RAVIOLO, RAVIOLI. Ravioli è GIA' plurale!!!! SPAGHETTI è GIA' plurale!!! Perché aggiungere una S? Che orrore. Che sofferenza. » M.R.]



Nice, octobre 2009

[COMMUNIQUE]

Collectif des 39 – Contre la nuit sécuritaire

De nouveau à Montreuil SAMEDI 28 NOVEMBRE 2009

Depuis plusieurs mois, un mouvement se construit au sein de la psychiatrie. Pour sa part, le collectif des 39 a élargi son action au-delà de la condamnation du discours sécuritaire. Lors des nombreux forums et rencontres organisés, nous avons pu constater la présence d'un engagement fort au sein des personnes confrontées au soin psychique ainsi qu'une importante volonté de résistance. De multiples témoignages ont montré une indignation massive vis-à-vis des conditions dans lesquelles se pratique la psychiatrie aujourd'hui, manifesté une exigence de modifier les pratiques quotidiennes, de sortir de l'isolement afin d'opérer une mise en commun.

Pour prendre acte de ce tournant et l'élargir, nous avons décidé d'organiser une rencontre nationale le samedi 28

novembre à Montreuil (La Parole Errante à la Maison de l'Arbre).

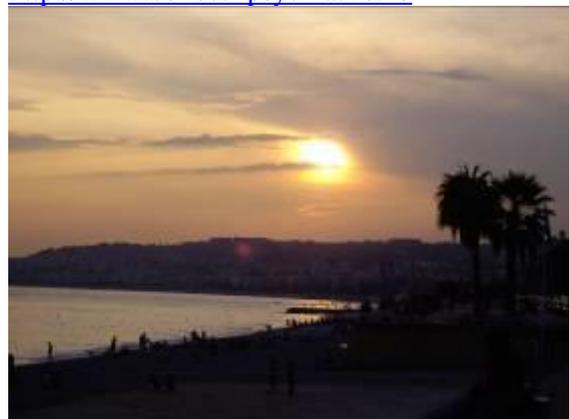
Il s'agirait de questionner ce qui est en jeu à travers l'ensemble des « réformes » qui voudraient s'imposer, à savoir la réduction des « usagers de santé mentale » à une somme de conduites déviantes à corriger, impliquant en miroir la réduction du rôle de soignant à une somme de fonctions : celle de technicien, d'agent administratif, d'agent du maintien de l'ordre public... Déplaçant ainsi les priorités du soin psychique sur un pôle gestionnaire et sécuritaire, au détriment de la dimension thérapeutique relationnelle, aboutissant à cette situation paradoxale de créer une nouvelle génération de soignants dont la priorité n'est plus de soigner.

Cette exigence de « modernité » et de « réalisme » ne conduirait-elle pas à une réactualisation de pratiques passéistes, telles que le tri, la mise à l'écart, l'enfermement irréversible des populations « marginales », au sein de laquelle les « néo-soignants » reproduiraient une version contemporaine des antiques « gardiens de fous » ?

La seule position lucide et réaliste en psychiatrie est-elle celle qui nous est prescrite par les réformes en cours ? Ou nous est-il possible d'envisager avec sérieux une position soignante rénovée, fondée sur le soin relationnel, la rencontre singulière et le travail collectif ?

Dès maintenant, réservez la date : Samedi 28 Novembre 2009, toute la journée.

<http://www.collectifpsychiatrie.fr/>



Nice, septembre 2009

Sketch entre psy et pas-chiante



Elle : Il n'y a que maille qui m'aïlle !
Lui : C'est une réclame de moutarde.
Elle : Aussi. Mais c'est parce que je porte un pull en mailles. La moutarde vous monte au nez ?
Lui : Non. Pourquoi ?
Elle : « J'suis toute nue sous mon pull Y a la rue qu'est maboule... »
C'est une chanson de Léo Ferre.
Lui : C'est *Jolie même*.
Elle : Oui. J'enlève ma cotte de maille, cot, cot cot !
Lui : Pourquoi cot, cot, cot ?
Elle : Parce que je suis une poule. Regardez mes côtes, côtes, côtes sous mes deux seins !
Lui : Cachez ces seins...
Elle : Que vous ne sauriez voir ?
Lui : Oui. Que je ne saurais voir.
Elle : J'ai maille à partir avec mon pull.
Lui : Remettez votre pull.
Elle : Remettez-vous !
Lui : J'ai l'œil gauche qui voit trouble.
Elle : Je vous crois les yeux fermés !
Lui : Mais il faut avoir les yeux ouverts...
Elle : L'éclairage est trop intense dans ce bureau.
Lui : Chez moi j'ai une seule ampoule au plafond.
Elle : Oh j'aimerais être ampoule nue chez vous.
Lui : Ampoule nue ?
Elle : Oui, en poule nue !
Lui : C'est d'actualité pour Pâques une poule.
Elle : Pas que pour Pâques.
Lui : Pas que...
Elle : Ne me faites pas dire ce que je n'ai pas dit.
Lui : Alors je tire le rideau.
Elle : Je préfère qu'on ne se chamaille plus...
Lui : ... Maille plus ?
Elle : Maille plut !

Lui : N'en dites pas plus. J'ai déjeuné aujourd'hui avec un avocat.
Elle : Le légume ?
Lui : Un avocat de métier.
Elle : Avec lui avez-vous pensé à vos cas ?
Lui : Vous, pensez à vos casseroles !
Elle : J'aimerais tant un rôle qui m'aïlle !
Lui : Un rôle, chacun se le taille.
Elle : Maintenant il faut que je me taille...

Le bouquet

Il était une fois la petite Anémone. Elle adorait sa maman qui s'appelait Rose. Elle aurait voulu qu'elle soit deux fois plus grosse pour en avoir plus ! À peine cette idée ébauchée dans sa tête, elle vit le ventre de sa maman grossir, grossir. On avait beau lui expliquer que c'était un petit frère ou une petite sœur qui se préparait, elle ne pouvait le croire. Elle voulait sa maman tout à elle et celle-ci ferait mieux de raconter ses bourdes à d'autres.

À peine cette idée avait germé dans sa tête qu'elle vit sa maman parler au téléphone. Était-ce encore sa maman dans cette robe rouge, grosse comme une orange sanguine ? Anémone ne pouvait plus la voir en peinture. Elle sortit de la maison pour se rendre chez un voyant dont on faisait grand cas pour tirer cette affaire au clair. Elle rencontra sur le chemin un copain qui devant son désarroi l'encouragea vivement à voir ce gourou.

Elle arriva à la gare et du attendre le train. Cela manquait de distraction. Aussitôt le soleil sortit d'un nuage et à travers la verrière projeta des ombres et des lumières sur le sol qui devint une véritable marelle. Elle joua un moment. Tous les bancs étaient libres sauf un occupé par un homme et sa valise. Ce banc intéressait Anémone. Elle s'en approcha et s'assit sur une fesse car la place pour l'autre manquait... L'homme se leva et s'éloigna.

Anémone possédait le quai de gare à elle seule, mais n'était pas en train... Au moment où elle en prit conscience, le train arriva et elle y monta. Il se mit en marche dans un mouvement régulier. Anémone avait l'estomac dans les talons. Un clochard apparut avec un gros sandwich peu appétissant et elle en perdit l'appétit ! Le train arriva à son terme. Anémone en descendit. Le voyant habitait près de la gare.

Elle attendit qu'il la reçût dans l'entrée où des tableaux accrochés aux murs

représentaient des fleurs carnivores qui la fascinaient. Quand le voyant l'eut rejointe, elle raconta son histoire jalonnée de coïncidences et dit qu'elle avait peur des plantes carnivores et de toutes les fleurs... Après réflexion, le voyant lui fit la fleur de lui offrir la consultation. C'était une réalisation symbolique! La peur des fleurs s'évanouit et une multitude de **pensées** reconnaissantes envahirent **Anémone**, en particulier pour sa maman **Rose**. C'était **le bouquet** !



Textes d'Enaira et dessins de Francine Carpentier © 2009

Liens utiles

http://www.la-formation-clinique.fr/Travailler_Penser_Creer/Videotheque/Videotheque.html

http://fr.wikipedia.org/wiki/Szomor%C3%BA_Vas%C3%A1rnap (Szomoru Vasarnap, de Rezső Seress)

Bibliographie

L'envers de l'esprit, Valère Novarina, POL, 2009, 201 pages, 15 euro

Ce nouveau livre d'un auteur exceptionnel contient un magnifique passage où il évoque sa mère et son/leur lien secret à la langue hongroise.

L'engagement du psychiatre, Actes du Colloque 2008 de l'Association Française des Psychiatres d'exercice Privés, n° 152,

septembre 2009, 293 pages, 28 euro. AFPEP, 141, rue de Charenton, 75012 Paris
info@afpep-snpp.org

Guernica, Ian Patterson, Editions Héloïse d'Ormesson, 2007, 188 pages, 19 euro

Sans offenser le genre humain, Elisabeth de Fontenay, Albin Michel, 2008, 214 pages, 18 euro

Les Dix Femmes de l'industriel Rauno Rämerkorpi, Arto Paasilinna, Denoël, 2009, 260 pages, 19.50 euro

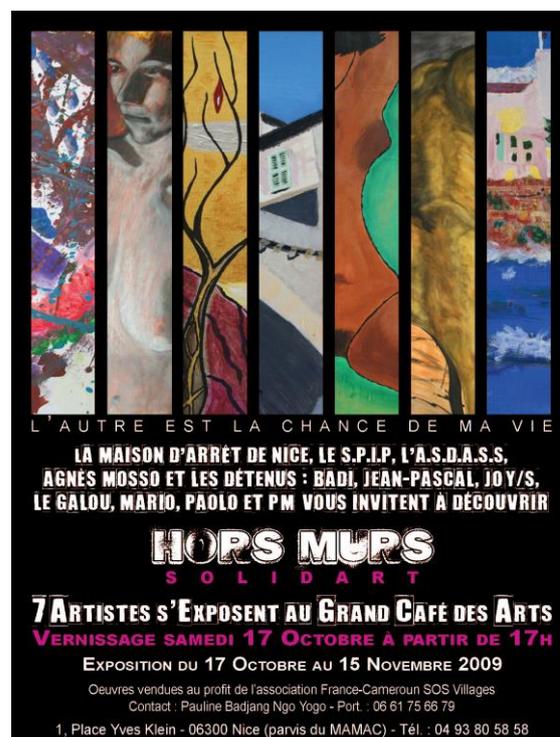
Roms et Tsiganes, Jean-Pierre Liégeois, La Découverte, 2009, 125 pages, 9.03 euro (FNAC)

Choix fatidiques 1940-1941, Ian Kershaw, Seuil, 2009, 26.60 euro (FNAC)

Loin d'où ? Joseph Roth et la tradition juive orientale, Claudio Magris, Seuil, 2009, 24.70 euro (FNAC)

Expositions

Nice, 17 octobre 2009



Au MAMAC, 1, place Yves-Klein

Carnoules (Var), 28 octobre 2009



"L'atelier de la Fatigue"

Exposition collective.

Renseignements au 04 94 28 42 32

Colloques

Merano/Meran, 22-23 octobre 2009

Etnopsichiatria e Lavoro Etnoclinico Storie, culture e mediazioni nelle pratiche di cura e terapeutiche.

Il convegno si rivolge in particolare a psichiatri, psicologi/ghe, infermieri/e, medici e a tutti gli operatori dei servizi socio-sanitari che desiderano, a partire da un lavoro con utenti appartenenti a culture diverse, ricomprendere da un punto di vista etnoclinico i dispositivi, le tecniche e le metodologie propri degli interventi terapeutici.

Casa Basaglia Sinigo (Merano)

Inscriptions : www.highstyle.it

Réservations hôtelières : www.meran.eu

Highstyle Medical Congress Service

Piazza Mazzini, 43 • 39100 BOLZANO

Tel. 0471 285400 – Fax 0471 284477

simonetta.colombo@highstyle.it

Firenze/Florence, sabato 14 novembre 2009

SOCIETA' ITALIANA DI PSICOTERAPIA CONCRETA

Giornata di studio:

INCONSCIO ISTITUZIONALE OGGI

Sede di Chille de la Balanza Ex OP San Salvi

Via San Salvi 12 ore 10-13, 15-18

Le relazioni intendono porsi come spunto di riflessione per lasciare massimo spazio al dibattito.

La partecipazione è gratuita.

Verrà rilasciato certificato di presenza

Si prega di preannunciare la propria partecipazione per E-Mail: tranteo@cosmos.it

Genova, 26-27 novembre 2009

II° Congresso Nazionale

Associazione Italiana per l'Individuazione

e l'Intervento Precoce nelle Psicosi

Teatro della Gioventù Via Macaggi, 92

- Genova

Comitato locale

G. Boidi, G. Buscaglia, E. Perelli,

V. Puppo, M. Vaggi, M. Zambonini

c/o Centro Salute Mentale

Via Lemerle 17 – 16158 Genova

Tel. 010 6449160 - Fax 010 6136375

Segreteria Organizzativa

TMT srl - Divisione Congressi

Via Mecenate 12 - 20138 Milano

Tel. 0258012822 - Fax 0258028245

E-mail: congress@tmtworld.it

Web site: www.tmtworld.it

Budapest, 27-30 janvier 2010

Les trente ans de la Société Hongroise de
Psychiatrie :

Egyéni és Közösségi Krízisek Szolgálatában

[Au service des crises de l'individu et de la
communauté]

Beköszöntő

*30 éves a Magyar Pszichiátriai Társaság.
Jól emlékszem még a kezdetekre, ahogyan
1980-ban egy Pszichoterápiás Hétfégén
Füredi professzor egy kérdőívet adott körbe a
résztevők között, és aláírásokat gyűjtött egy
önálló Magyar Pszichiátriai Társaság
létrehozására. Én is az aláírók között voltam.
A többiek is aktívan gyűjtöttek támogatókat. Az
egész szakmában összesen 71 aláírás gyűlt
össze.*

*Ők lettek az alapító tagok.
Az alakuló közgyűlés nagy visszhangot kapott,
akkoriban nem volt olyan egyszerű és
természetes dolog, hogy egy önálló szakmai*

orvos társaságot hozunk létre. Gondos és alapos előkészületet igényelt. Köszönet azoknak a kollégáknak, akik akkor vállalták és véghez is vitték az előkészítést.

A Társaság létrejött hazánkban a pszichiátria, mint önálló szakma fellendülését hozta magával, és elősegítette különböző irányzatainak (biológiai, szociálpszichiátriai, pszichoterápiás, addiktológiai, gyermekpszichiátriai, gerontopszichiátriai) gyors kibontakozását. Az első elnökök, Juhász Pál alapító elnök, Szilárd János és Füredi János alkotó kézznyomát mind a mai napig magán viseli a Társaság. A VII. Nemzeti Kongresszusunkon azt a pályáivet szeretnénk a középpontba állítani, amelyet a Társaság az elmúlt 30 év alatt megtett az egyének és közösségek kríziseinek szolgálatában. Ez idő alatt hatalmasat fejlődött a pszichiátria és szemlélete, ellátási eszközei alaposan megváltoztak. Az emberi agyról szóló ismeretek bővülése az orvostudományon belül is kiemelkedő. Jelentősen fejlődött a képzés és a tudásbázis. A pszichiátriai ellátási rész azonban ezek nyomában kullog, számos feszültséggel, bajjal, veszteséggel terhelt. Visszatekintés, számvetés, a jövő perspektíváinak megrajzolása egyaránt témája lesz Nemzeti Kongresszusunknak, természetesen számos tudományos és szakmai téma mellett. Valamennyi tagtársunkat, a szakma iránt érdeklődő szakembereket és kollégákat szeretettel várjuk 30 éves seregszemlénkre.

Harmatta János

A Szervező Bizottság elnöke

<http://www.congressline.hu/mpt2010/>

Budapest, 12-14 mai 2010

VII° « Divan sur le Danube »

Hommage à Georges Devereux et à Géza Roheim – Ethnopsychiatrie et/ou psychiatrie transculturelle.

Renseignements :

piotr-tchaadaev@wanadoo.fr ou

Dr Jean-Yves Feberey +33(0)4 94 33 18 33

Bruxelles, 28-29 mai 2010

Rencontres Prescrire

contact@prescrire.org

<http://www.prescrire.org/>

Marrakech, 6-12 juin 2010

Congrès PsyCause

Renseignements : Chantal Roose (Montfavet),

04 90 03 92 76 ou Brigitte Manivel 06 25 99

81 18



Nice, Mamac, octobre 2009

Grégoire ou l'éblouissement - Portrait d'un peintre d'icônes

[Deuxième partie sur quatre]

Digne ou pas, moi il faut bien que je finisse par entrer dans le Saint des saints, qui en Orient reste caché même aux fidèles. C'est ici que durant l'office s'accomplissent les mystères, où le vin devient sang et le pain chair – à moins que ce ne soit le contraire, que sais-je de tout cela, moi qui ne suis même plus capable de réciter un *Notre Père*? Mais j'ai beau ne croire en rien, il me semble profaner quelque chose, en pénétrant ici, et je m'y sens mal à l'aise. Bien sûr, ce sont eux qui me l'ont demandé, je suis même payé pour. Mais je n'en ai pas moins la gorge nouée.

Décidément, rien n'est conforme, ici, au plan traditionnel d'une église orthodoxe. Pas de coupole, fatalement, ils durent bien s'adapter à notre Occident, où les édifices comme les hommes sont carrés. Aussi la

quadrature du cercle dut-elle s'accomplir, le ciel se rabattre sur terre, et tout ce qui d'habitude figure dans la coupole descendit sur un mur. Du reste c'est ici que se trouve l'*Abîme de l'abaissement*, comme ils l'appellent, cette Mère qui sort son Fils du tombeau, et le serre contre elle, ne pouvant le céder à la mort. Et dans ses mains, il y a la même tendresse que lorsqu'elle le tenait, enfant, alors qu'on l'appelait, ici, une *Mère de tendresse*.

Dans cet embrassement, Georges n'a-t-il pas rêvé ses derniers instants, où sa mère enfin le prendrait dans ses bras pour ne plus le lâcher?

Parce que bien sûr, c'est Georges qui a peint cela. Son ami, lui, ne se serait pas risqué, comme moi, à ces murs consacrés.

Mais j'ai beau savoir que s'il y a ici deux autels, c'est encore à cause de proportions bizarres, je me dis que dans cette église qu'ils ont peinte à deux, il fallait un autel pour chacun d'eux.

Voilà le soir qui tombe, et la première des fidèles qui entre pour l'office. Elle se prosterne jusqu'à terre, baise le sol, puis une icône. Je n'ai pas à voir ça. Ma place n'est plus ici.

Mais n'est-ce pas absurde de vouloir restaurer des images auxquelles on ne comprend rien? Si je restais, à cet office, ne fût-ce que pour entrevoir, une fois dans ma vie, ce qu'est l'orthodoxie?

Des popes s'affairent, derrière une porte, dans ce qui ressemble à une antichambre; deux femmes se glissent, derrière une sorte de paravent, et commencent à psalmodier.

Pour quatre ou cinq desservants, une seule fidèle, et l'intrus que je suis. De cette langue étrange, je ne comprends pas un mot; le temps est loin, apparemment, où les orthodoxes de France voulaient se faire entendre des Français. D'ailleurs ce n'est pas qu'une question de langue, la piété de ces gens m'est aussi étrangère que ces saints qui couvrent leurs murs. Je n'ai plus qu'à m'éclipser, laissant cette fidèle à sa solitude – à laquelle, il est vrai, elle doit être habituée.

Pour convenablement traiter ces fresques, il eût fallu un Russe – et non seulement un Russe, mais un chrétien, ou mieux encore un saint.

A peine dehors, pourtant, je me souviens que Grégoire, à la fin de sa vie, disait peindre

aussi pour ceux qui n'ont pas la foi. Dieu seul sait, en effet, pourquoi je pense à ça.

Il ne croyait pas plus que moi, Léonide, l'ami de Georges, qui n'était pas encore Grégoire, lorsqu'il le rencontra dans cette impasse de peintres. Il y avait déjà rencontré celle qu'il épousa, mais ce mariage-là fut de courte durée – alors que cet illuminé qui sortait de Dostoïevski, Léonide sentit aussitôt qu'il changerait sa vie. Aussitôt ils se mirent à travailler ensemble, les progrès de l'un poussant l'autre à chercher plus avant, et celui qui doutait s'en remettait à celui qui, cet instant-là, croyait à son talent – jusqu'à ce que l'instant d'après, les rôles s'inversent.

Ils ne se quittaient plus, je me demande ce qu'en tout cela devenait la femme de Léonide, on dit qu'ils vivaient presque ensemble. Avec d'autres, on aurait pu croire qu'ils étaient amoureux l'un de l'autre; mais avec ces deux-là, Georges en particulier, les sentiments humains se retrouvaient sens dessus dessous.

Bien sûr, Georges je ne l'ai pas connu; mais à me plonger dans ses fresques, j'apprends à le connaître, me semble-t-il, mieux que ceux qui le côtoyèrent. Car ce ne devait pas être facile de l'approcher; on devait sentir, rien qu'à ce regard, qu'il brûlait; et l'on devait avoir peur de se brûler aussi. L'aimer, l'aimer d'amour, à coup sûr c'eût été s'envoler avec lui, puis se brûler les ailes. L'amitié était sans doute un fragile point d'équilibre, pour l'approcher le plus qu'on pouvait, sans se détruire. Mais il devait être si difficile à vivre, à cette époque-là, avec ses crises, d'enthousiasme ou de désespoir, que même son ami, apparemment, on ne pouvait l'être que malgré lui.

Léonide, toutefois, il tint bon. C'était un coriace, il faut dire, un homme de combat, un militant, aussi athée que l'autre était croyant; et la mort, comme son ami, il l'avait croisée si souvent, que dans la vie il n'était plus grand-chose qui lui fit encore peur.

De prime abord, on aurait dit le parfait contraire de Georges. Celui-ci était né au plus froid de l'hiver, comme pour tempérer son ardeur; Léonide, lui, naquit à la pointe de l'été, ce qui lui apprit d'emblée à garder son sang-froid. Le premier vint au monde dans la ville d'un Tsar que fascinait l'Occident – pour que toute sa vie, Georges aspire à l'Orient; le second vit le jour au fond d'une province, entre une mère paysanne et un père de petite noblesse, qui vivait de ses terres – pour que

Léonide fût séduit par ces idées nouvelles, venues d'Occident, qui retournaient la Russie. Comme Georges grandit dans l'eau, Léonide crût comme un arbre, entre d'énormes forêts de sapins, et des bois de bouleaux ou de tilleuls; lui apprit-on que pour faire des icônes, le bois du tilleul est trop tendre, celui du bouleau pas assez stable, et celui du sapin trop gorgé de résine – mais que celui du coeur, dans tous les cas, est le meilleur? Car Léonide aussi, dès son enfance, se plaisait à peindre; mais qui eût cru qu'un jour, il peindrait des icônes?

Jusque dans sa province, qui n'avait de célèbre qu'un monastère, la Révolution finit par filtrer. Aussitôt Léonide devint un meneur, de réformes et de désordres. Il n'avait pas quinze ans, mais paraissait plus, et dès lors se vieillit encore, pour avoir l'air d'un Bolchevik. Il prêchait de village en village, vitupérant contre l'Eglise, et pénétrait dans les chaumières pour jeter les icônes par portes et fenêtres. Dès qu'il eut dix-huit ans, il se joignit à l'armée des Rouges; et il eut beau faire, plus tard, pour l'oublier, jusqu'en ses icônes le rouge resta sa couleur préférée.



Szentedre, Cimetière orthodoxe serbe

A peine se fut-il enrôlé, que le typhus l'empêcha de combattre. Dans un train à bestiaux, on l'envoya chercher un hôpital; mais tous étaient bondés. Il finit par n'en plus pouvoir, de ces museaux humides, de cette odeur de bouse, et des cahots du train; il descendit, tremblant de fièvre, et de demeure en demeure, mendia un simple lit. Mais les braves gens qui lui ouvraient, terrorisés par cette fièvre, lui refermaient vite la porte au nez. Seul un cordonnier finit par l'accueillir. Ceci ne le vouait-il pas, Léonide, à rejoindre un jour ce Dieu dont personne ne voulut, et qui pour naître dut aussi se faire une place entre les bestiaux?

En attendant, à peine guéri, à ce Dieu il repartit faire la guerre. Tombé aux mains des

Blancs, il se vit condamné à mort; il vit tomber ses camarades, et les fusils se braquer sur lui. Mais comme si Dieu, en effet, était là même pour ceux qui ne croient pas en Lui, un gradé fut alors touché par une telle jeunesse – et Léonide fut gracié. Il était trop sous le choc pour s'en réjouir; d'ailleurs, là non plus il ne pouvait y croire. Il fixait l'herbe où il aurait dû choir, sidéré par la beauté de ce vert, se disant que jamais il n'avait vu de vert, lui qui avait grandi dans les arbres. Et dans cette herbe, il tomba à genoux, en riant, et se mit à prier pour cet homme qui l'avait sauvé, sans savoir qui c'était, et moins encore à qui s'adressait sa prière, lui qui ne savait plus ce que prier veut dire. Peut-être en garda-t-il l'impression que prier, c'est un peu dire merci. Du moins il ne dut oublier comme la vie est proche de la mort – mais qu'un miracle, toujours, peut survenir, pour que la vie l'emporte.

Savait-il que cette scène était déjà écrite, point par point, dans un roman de Dostoïevski? Comme si pour devenir un héros de roman, il eût été prêt à payer de sa vie.

“Non, pas lui.” C'était cela qu'avait dit le gradé. Est-ce cela aussi qu'il continuait à entendre, lorsqu'à défaut d'être un héros, il eût voulu être un génie – sentant bien qu'il n'en serait jamais un? “Pas lui.” Ces mots résonnaient-ils, lorsque l'envie le prenait, devant ces visages de Grégoire que traversait la Grâce?

Léonide resta donc le prisonnier des Blancs, qui l'affectèrent à l'artillerie. A la moindre parole qui leur aurait déplu, au moindre geste qui aurait paru suspect, il serait abattu, sans autre forme de procès. Or le cernait une armée d'hommes qui ne visaient qu'à le provoquer; c'est là sans doute qu'il apprit à se taire, ou à ne dire que ce qu'il avait soupesé.

On l'envoya en Bulgarie, aux travaux les plus durs. Il était tellement mal nourri qu'il en perdit la vue. Il crut qu'il ne serait jamais peintre, lui qui en avait toujours rêvé. Puis la vue lui revint. Il dut travailler à la mine, et sa main droite y fut si gravement blessée qu'il aurait dû rester infirme; on l'opéra cependant, dans les pires conditions, et sa droite fut sauvée. Dieu tenait apparemment à ce qu'il devînt peintre.

Les Français recrutaient alors des Slaves, pour tout ce qu'ils ne voulaient pas faire. Léonide prit donc le chemin de la France, se

disant qu'en tâches ingrates, il avait vu le fond. Cette fois ce furent les hauts-fourneaux et le métal en fusion, où bien évidemment son pied glissa, pour qu'à nouveau sa vie tînt un fil. Dostoïevski lui-même ne se serait pas permis une telle cascade de drames. Léonide, certes, s'habitua à son rôle de miraculé; mais subitement il dut en avoir assez, rompit ce contrat qui l'obligeait à chaque jour risquer sa vie, et s'en vint dans la capitale. Pour survivre, cette fois, il se contenta de travailler en usine, à fabriquer des bicyclettes; est-ce cela qui le destina, quelques années plus tard, à peindre ici, dans ce qui autrefois fut une fabrique de bicyclettes?

Le temps qui lui restait, il le passait au Louvre – où peut-être, sans le connaître encore, il croisa Georges, qui venait voir ses regards de morts. Léonide, lui, était alors très éclectique, et admirait l'art des chrétiens comme celui des Egyptiens – quoiqu'aussi étranger aux premiers qu'aux seconds. Devant les Christs du Moyen-Age, il devait se sentir comme moi devant ces fresques.

Lorsqu'il approcha des trente ans, enfin il put mettre de côté le peu d'argent qu'il fallait, pour s'accorder quelques cours de peinture. Il les prit chez ces Russes qu'avait réunis la fille de Tolstoï, et dès lors n'alla plus que le matin à l'usine, pour peindre toute l'après-midi. Mais bientôt il délaissa complètement l'usine, et ne travailla plus que lorsqu'il avait faim, déchargeant des marchandises la nuit, ou peignant des foulards pour de grands magasins. Tant qu'il peignait, il était content.

Et quand ses amis peintres émigrèrent dans la fameuse impasse, il rencontra Georges.

D'emblée celui-ci lui parla d'icônes. Mais Léonide étant trop mécréant pour le comprendre, son ami l'emmena chez Grinberg, l'antiquaire qui avait les icônes les plus anciennes, et les plus belles de Paris. En cela Georges, probablement, savait ce qu'il faisait. Et comme il l'escomptait, Léonide fut séduit. Peu importait qu'il n'ait pas de quoi en acheter; il passait des après-midis entières à les contempler.

Un peintre, de leurs compatriotes, leur dit qu'il savait comment s'exécute une icône. Les deux amis décidèrent donc de prendre des leçons chez lui. Sans doute Georges ne dit-il pas à son père, qui l'entretenait toujours, que son argent de protestant allait maintenant à de saintes images. Quant à Léonide, il n'eut

bientôt plus de quoi payer, et dut continuer seul son apprentissage.

Mais un jour le diable le prit, ou le démon de la rivalité: à Georges il fit le pari que sans avoir la foi, en quinze jours il peindrait une icône aussi bien que lui. Pensa-t-il même que son ami, à voir Dieu dans de telles images, devait avoir plus de mal à en fabriquer? Ce fut à une Mère de Dieu qu'il s'attela. A peine eut-il tracé ses yeux, cependant, qu'il lui sembla y lire un reproche, ou une malédiction, qui le paralysa. Il dut se demander s'il devenait superstitieux. Mais comme son malaise ne passait pas, il brûla ce visage esquissé. Sans savoir que souvent, Georges faisait la même chose, et presque pour les mêmes raisons. Parce que Léonide non plus, au fond, il ne se sentait digne de ce qu'il s'était assigné. La légende veut qu'il fût honteux d'avoir fait de la Mère de Dieu un pari; mais peut-être avait-il lu, plutôt, dans son regard ces mots maudits: "pas lui" – "lui ne fera jamais aussi bien que Georges". Car n'est-ce pas d'avoir voulu égaler son ami, que sa main se pétrifia?

Quoi qu'il en fût, il perdit son pari. Georges, qui lorsqu'on n'offensait pas la Russie, les popes, ou bien sa mère, était le plus gentil des hommes, lui dit qu'il arriverait sûrement à peindre la plus belle, et la plus tendre des Mères, si un jour il avait la foi. Sans doute son ami répondit-il qu'alors, ce n'était pas pour demain. Et lorsque Georges lui proposa de l'accompagner, aux réunions de sa Sainte Confrérie, ce fut sans hésiter que Léonide refusa.

Ce que ce dernier ne disait pas, c'est qu'il passait de plus en plus de temps chez Grinberg. Il pensait qu'à sonder de la sorte des icônes, il apprenait plus qu'à suivre des cours. Or il voulait comprendre de quel bois elles étaient faites, pour le troubler ainsi. Car si ce n'était pas une question d'Esprit, qui y serait ou pas, ce ne pouvait qu'être une question d'art: si ces chairs étaient si parfaites, ces regards si pénétrants, c'était simplement que ces lignes avaient été magistralement orchestrées. Mais ce qui avait guidé un pareil tracé, il avait beau scruter, il ne le cernait pas.

Aussi, en désespoir de cause, ou comme par un nouveau défi, lorsque son ami revint à la charge, pour l'entraîner à ces réunions où des chrétiens russes refaisaient l'Histoire de l'Occident, il accepta. "Quand ils parleront d'Eglise, se promit-il, je ferai semblant de

dormir; mais sur les icônes, peut-être, ont-ils quelque chose à m'apprendre."

Par malheur il arriva en retard: la discussion devait être finie, et l'office commencé; dans la rue lui parvenaient des chants qui ne pouvaient tromper. Mais ces chants lui paraissaient beaux, et cette petite bâtisse, de l'extérieur, ne ressemblait pas à une église. Après tout, il était assez athée pour n'avoir rien à craindre: il entra. Mais plus il approchait de ces chants, dans les ténèbres du couloir, plus il les trouvait beaux – comme inspirés, oui, ce fut le mot qui lui vint. Puis il crut reconnaître une voix, mais comme transfigurée, la voix d'un homme qui serait devenu un ange – la voix de son ami, maintenant il n'en pouvait plus douter, cette voix qui d'après tous ceux qui l'entendirent chanter, avait vraiment quelque chose de céleste.

Mais à présent, la porte s'était ouverte, sur toutes les lumières de la liturgie, ces cierges, ce candélabre, et après l'obscurité du couloir, Léonide dut bien reconnaître qu'il en fut ébloui. Or le hasard, ou ce que plus tard il appellerait la Grâce, voulut que son regard, aussitôt, tombe sur la seule icône que possédait alors la Confrérie: une Mère de Dieu, encore, aux yeux immenses, qui paraissaient appeler tous les mécréants, les plus cyniques, les plus endurcis. Une copie magnifique, et très ancienne, d'une icône très vénérée à Moscou, trouvée on ne sait où à Paris, et alors qu'elle valait son pesant d'or, obtenue pour trois fois rien, sans doute par miracle encore.

Léonide s'était arrêté. Ce n'était plus seulement sa main, cette fois, mais tout son être, que pétrifiait ce regard. C'était comme si, par celui-ci, il se voyait lui-même pour la première fois. C'était si clair, soudain. Ces lignes, ces couleurs, étaient exactement les mêmes que celles de ce chant qu'il venait d'entendre. Ce qu'il avait cherché, pendant des heures, des jours, dans des ateliers ou des boutiques d'antiquaires, il venait de le trouver là, dans une ancienne fabrique de bicyclettes. Plus tard, il dit que ce fut là, que soudain lui vint la foi. "Laissez travailler les icônes", dirait-il à ceux qui ne croyaient pas.

Et lorsqu'il enseignerait lui-même l'art de peindre une icône, il dirait que la beauté de celle-ci, même si cette beauté l'avait converti, importe moins que l'esprit dans lequel on la fait. "Une icône sans foi, c'est comme un arbre sans sève", répéterait-il, lui à qui son enfance avait tant appris sur les arbres. "Et une icône

qui se coupe de l'Eglise, c'est comme une branche qui se sépare de son tronc – c'est-à-dire du bois mort". Après avoir pourfendu l'Eglise, il ne pourrait que la défendre avec la fougue des convertis – espérant peut-être que d'avoir été un si grand pécheur, il deviendrait un saint.

Suite à cette conversion subite, d'ailleurs, il se souvint que s'il portait le nom de Léonide, c'était d'être né le jour où se vénérât ce saint. Léonide Alexandrovitch Ouspensky, dès lors, se sentir fier de tous ces noms que s'attribuent ces Russes, pour égarer les hommes d'Occident, comme dans un roman de Dostoïevski. Georges Krug, à côté, avec ce père protestant qui ne croyait pas aux saints, ça laissait quelque peu à désirer; heureusement qu'il avait tout de même, pour lui rappeler sa mère, ce second prénom d'Ivanovitch – qui pourtant ne l'empêcherait pas de vouloir devenir Grégoire, un jour, pour mieux se rattacher à la terre mère.



Grosrouvre (Yvelines), 2001

Tous ces Russes de Paris, en cet entre-deux-guerres, étaient plus ou moins dans la pauvreté; mais ceux de cette Confrérie de lumière, et en particulier ces quelques Pères qui en elle s'étaient regroupés, ceux-là vivaient dans la plus noire des misères, peut-être avec l'espoir de mieux revenir, par là, à l'évangile. C'était dans un sous-sol qu'ils se réunissaient, comme dans les catacombes les premiers chrétiens; cette église, au-dessus, ce serait pour plus tard, après les persécutions, de Rome ou de Russie. Mais en ces années où l'on fuyait encore la Révolution, les icônes étaient en papier, dans l'ancienne fabrique de bicyclettes, et pour décorer celle-ci, chacun apportait ce qu'il pouvait. Des discussions, souvent, s'élevaient sur ce qui peut entrer ou non, dans une église, fût-elle improvisée; les uns disaient que pour rendre une image sacrée, il suffit de prier devant elle; d'autres, qu'elle soit belle; d'autres encore, qu'elle évoque la Russie. L'un

de ces derniers, un jour, en guise d'icône apporta une photographie, d'un chanteur dans le rôle de Boris Godounov; je ne sais si, finalement, celui-ci fut admis aux côtés de la Mère de Dieu.

Quant aux Pères, ils vivaient de ce que les paroissiens leur donnaient à manger; mais comme ceux-ci, déjà, ne mangeaient pas à leur faim, on imagine ce qu'étaient leurs restes. Pour avoir quelques ouailles de plus, la communauté créa deux paroisses, dans la banlieue de Paris; mais les émigrés qui habitaient la banlieue étaient encore plus pauvres que les Parisiens.

Un matin, un fidèle qui entra dans l'église pour les premières prières du jour, trébucha sur ce Père Athanase, qui dirigeait la communauté, et s'était endormi par terre. "Que faites-vous là, mon Père?", s'écria le fidèle. "Que voulez-vous, répondit l'autre, il y avait hier un clochard à qui j'ai prêté mon matelas, et un mendiant à qui j'ai donné mon sommier; il me restait bien un tapis, mais alors un malheureux est passé par là."

Mais dans ce dénuement, il y avait, chaque soir, la splendeur des chants, dirigés par un musicologue éminent, portés par cette voix céleste de Georges, et soutenus par la ferveur de ces Russes, qui n'avaient pour se réchauffer que la fumée de leur encens.



Rackeve (Hongrie), Eglise orthodoxe serbe

L'iconostase, alors, était en bois blanc, et aussi nue que le reste. Or cette paroi qui cache le sanctuaire, et ce que Dieu a d'inconnaissable, est censée révéler aussi ce qu'Il a de visible, par toutes ces images sacrées dont elle est normalement couverte. Sachant que Georges et Léonide apprenaient à peindre de telles images, Athanase leur demanda d'en revêtir cette paroi trop blanche. Ce Père était trop pieux pour qu'ils puissent refuser; mais ils n'en étaient pas moins persuadés que cette tâche les dépassait. Repris par ses pires angoisses, Georges se mit aussitôt en quête des meilleurs maîtres – une religieuse férue d'orthodoxie, un peintre russe encore, déniché en banlieue. Sans doute ne put-il plus cacher à son père, cette fois, qu'il dilapidait son argent, et son propre talent, à la peinture d'icônes. Quant à Léonide, comme il avait toujours à peine de quoi se mettre sous la dent, en fait de cours il se contenterait de suivre l'exemple de Georges.

Car celui-ci avait beau être le plus jeune, de six ans, ce fut toujours lui le maître, qui parlait intarissablement, et Léonide le disciple qui se taisait, écoutait, et regardait. Il regardait Georges se préparer, longuement, par la lecture des Pères et la prière, essayant de pénétrer l'âme du saint qu'il avait à peindre – puis brusquement se jeter sur le support de bois, avec un tel empressement qu'il ne l'enduisait même pas de plâtre blanc, comme les peintres de jadis. Il peignait avec la même hâte qu'il avait à parler, puis, lorsqu'il avait fini, Léonide l'entendait dire qu'il allait commencer. Alors Georges reprenait ce qu'il venait de faire, avec autant de minutie qu'il avait de hâte un instant plus tôt, et lorsqu'il était repassé sur tout, à peine la peinture était-elle sèche, qu'il s'y remettait. "Peut-on peindre autrement qu'on vit?", disait-il encore. "Or comment ne pas avoir, d'abord, l'angoisse de ne pas tout vivre, vite, puis le désir de tout revivre mieux?" Léonide se doutait qu'un jour, cet impétueux deviendrait un modèle de patience. Et il le haïssait, parfois, d'avoir tout, en tout, la finesse comme la fougue, l'intelligence comme la foi, la Grâce comme l'argent, l'instruction comme le talent.

Si Georges reprenait, sans cesse, ce qu'il avait fait, c'était pour s'améliorer, à l'infini, comme s'il ne pouvait pas s'empêcher de devenir meilleur, de toujours s'élever, comme

un arbre, qui ne peut pas s'empêcher de croître. Et si ses oeuvres n'étaient jamais finies, c'était comme la vie d'un homme, qui ne peut, avant d'être mort, jamais se dire accompli. Alors que Léonide, quand il revenait sur ses traits, c'était simplement pour les corriger; et lorsqu'il arrêta, sans jamais être satisfait, c'était de sentir qu'il ne pourrait faire mieux. Pour savoir ce qu'il avait à peindre, et s'il fallait vêtir son Christ de rouge ou bien de blanc, il devait étudier les icônes des maîtres, dans les livres, les musées, ou chez des antiquaires. Alors que Georges, toutes ces choses-là, il les trouvait en lui, comme par une Pêche miraculeuse.

Et le pire, c'était que par là, il était le plus fidèle des deux, à la tradition, qui veut qu'on ne reproduise jamais une image sans la renouveler. "Va-t-on faire une bouture sans y mettre la sève qui la fera reverdir?", se disait Léonide en songeant aux tilleuls de son enfance. Georges serait donc toujours l'inspiré, quand lui-même resterait le tâcheron. Et il pouvait bien se dire que, quand on sert Dieu, comme eux dans cette église, l'envie est plus que jamais déplacée, et qu'elle est un péché mortel, ce n'était pas moins d'envie qu'il crevait, quand aux côtés de Georges, il peignait cette iconostase.

En elle, ces portes qui ne s'ouvrent qu'au moment crucial de la liturgie, pour offrir aux fidèles la chair de Dieu, les portes royales, ce serait bien sûr pour Georges; Léonide, lui, se contenterait de décorer la poutre du dessus, avec tout ce que son ami n'avait pu caser, dans cette cave trop basse.

Fut-ce pour compenser ce peu de place laissé à Léonide, ou tenter de calmer sa jalousie, que Georges refusa de se faire payer, pour lui donner tout le prix de leur travail? Il prétextait que son ami, déjà moins aisé que lui, avait maintenant une épouse à nourrir. Ce geste de grand seigneur ne fit peut-être qu'humilier encore Léonide: si Georges n'était pas payé, n'était-ce pas que son travail n'avait pas de prix, alors qu'il est normal de rétribuer un tâcheron? Qui sait d'ailleurs si, consciemment ou non, ce n'était pas cette humiliation qu'avait visée Georges? Car au fond, n'était-il pas encore plus jaloux que son ami, de cette femme que celui-ci avait épousée, comme si ne lui suffisait pas leur belle amitié?

A restaurer ces fresques, on dirait que je retrouve leurs gestes, leurs états d'âme, leurs amours et leur haine. Vais-je ici, pour tous

deux les suivre, me dédoubler comme ces autels, et tomber dans cette schizophrénie que Georges semble avoir frôlée?

Mais il m'est si proche, Léonide, avec ses doutes, sur son talent ou sur la Providence, et puis cet écartèlement entre le rouge et le blanc, toute sa vie probablement, quoi qu'il en dise, peignant des icônes avec la même rage qu'il en avait à les briser. Alors que Georges, je ne peux que l'admirer, mais comme de très loin, comme s'il tombait du ciel – trop doué peut-être, ou trop saint, pour être complètement humain.

Même en lui, cependant, les dons de l'art comme de la Grâce mirent du temps à pleinement se révéler. On le voit bien, sur cette iconostase. Car si c'est dans l'entre-deux-guerres qu'il la peignit, et au sous-sol, il y revint lorsqu'au-dessus, trente ans plus tard, on bâtit cette église. Or là, il retouche moins ce qu'il a fait, comme s'il atteignait plus directement ce qu'il vise, et voulait en faire de moins en moins, pour laisser jouer la lumière sur ses fresques, comme à la surface de l'eau. Le temps, ici, il le prend à multiplier des couches de couleur toujours plus fines, allant toujours vers plus de profondeur et de transparence, comme en des eaux miraculeuses, où à mesure qu'on s'enfonce, tout deviendrait plus clair.

Comme le regardant de la rive, Léonide, lui, reste sur terre. Sa main qui dès l'enfance apprit à travailler les champs, et jusqu'en sa vieillesse se plut à faucher l'herbe, exécute des personnages plus ancrés sur leurs pieds, aux traits plus affirmés, qui comme lui s'accrochent à la vie, quoi qu'il arrive. Mais leurs visages sont aussi tourmentés que deviennent sereins ceux de Grégoire. On dirait alors que Léonide s'incline devant lui, une fois de plus, comme le Baptiste au visage ravagé, devant le sourire du Christ: "Il faut que tu croisses et que je diminue". C'est cela aussi que dut dire le vieux Théophane devant Andreï Roublev, ce disciple qui le surpassait avec tant d'éclat, lorsqu'ils peignirent ensemble une église de Russie; et lorsque plus tard Léonide écrivait sur Théophane le tourmenté et le radieux Andreï, ce serait évidemment pour mettre celui-ci au-dessus du premier.

Quand les contours de Grégoire se dissolvent, Léonide souligne de noir les siens. Il aime ciseler, lui, et modeler ses volumes. Au fond il se sent avant tout sculpteur. Ce qu'il

préfère, finalement, c'est travailler le bois, revenir aux bois de son enfance, et en faire des croix, d'église ou même de cimetière, pour tous ces Russes qui mourront un jour à Paris. Et sur ses croix Léonide représente, plutôt que les divines souffrances, celles de l'humanité: des malades, des prisonniers, des voyageurs saisis par la tempête – revivant en cela tout ce qu'il a connu, le typhus, la peine de mort, l'exil de la Russie.

Lorsqu'il se remet à peindre, ses couleurs il ne les pose pas comme Grégoire, qui les laisse fuser, en nappes laissant visible la libre avancée de l'eau – non, Léonide, lui, il y va fermement, par taches et par traits, avec des couleurs bien opaques, aussi franches et vives que lui-même. Aux fonds blancs et dorés de Grégoire, il oppose ses fonds sombres, de terre naturellement, à peine broyée, une terre brûlée mêlée de noir, avec, au-dessus, des lumières jaune citron.

Mais le temps, qui obscurcit les icônes, quelquefois éclaire les hommes; et avec les années, la peinture de Léonide ne cesse de s'éclaircir. Ses corps rigides s'assouplissent, ses traits mêmes finissent en flaques; et lorsqu'il sculpte, ou grave l'or des auréoles, il semble ne plus viser, lui aussi, qu'à faire danser la lumière. Comme s'il s'efforçait, peu à peu, de rejoindre son ami – pour finalement, après la mort de celui-ci, se confondre avec lui. La dernière icône de Léonide, ce saint, si transparent, qu'il fit à quatre-vingt-cinq ans, seize ans après la mort de Grégoire, on pourrait croire qu'elle est de lui.

En attendant, après avoir peint cette iconostase, ils virent, pour la deuxième fois de leur vie, la guerre saisir le monde. En celle-ci, les Russes de France eurent du mal à se retrouver, d'abord ennemis de ceux qui les accueillèrent, et alliés des envahisseurs, puis devant brusquement inverser leurs alliances. Enrôlé d'abord en Allemagne dans l'industrie de guerre, Léonide se vit revenir à cette époque où, prisonnier des Blancs, il travaillait dans l'artillerie – et se dit que dans les armées, il avait assez perdu de temps. Il déserta, et revint en France – mais le vent ayant tourné, il fut alors censé combattre pour les Français. Il décida donc de se cacher, en attendant que le vent tombe. Et comme si c'était déjà fait, comme si sur terre Dieu régnait déjà comme au ciel, il se mit à peindre tranquillement des icônes. Pour la première fois de sa vie, il

pouvait ne faire que ça, du matin au soir, sans même sortir de chez lui, puisqu'il était recherché, sans avoir à gagner d'argent, pareil au lys de l'évangile, sans souci même de se nourrir, puisqu'il n'y avait plus de quoi. On se demande, dans cet Eden, où il rencontra cette fille d'Eve, qu'en secondes noces il épousa, en pleine guerre – ayant décidément tout autre chose en tête que la guerre.



Grosrouvre (Yvelines), 2001

Lorsque Paris fut libéré, ceux qui s'étaient battus trouvèrent un peu saumâtre son sublime détachement, et vinrent le chercher, pour lui faire traverser Paris transformé en boucherie; on se serait cru à Saint-Pétersbourg en pleine insurrection des Rouges. Les murs aussi étaient rouges, d'ailleurs, dans ce commissariat où fut conduit Léonide: le sang éclaboussé de son prédécesseur ne laissait guère de doute sur le sort qui l'attendait. Mais il avait l'habitude, Léonide, de voir les autres se faire tuer devant lui, et puis d'être gracié. Aussi était-il d'un calme angélique, lorsqu'il leur raconta que durant toute la guerre, il n'avait cessé de peindre des saints. Ceux qui l'interrogeaient, bien sûr, étaient trop tristement humains pour croire qu'il disait vrai; mais ils crurent qu'il était dans un délire qui avait duré toute la guerre. Le pensant donc incurable, ils le relâchèrent, sans le voir même s'étonner d'être aussi incroyablement gracié.



Forêt russe, 1994

Mais ce délire prêté à Léonide, ce serait sur Georges qu'il s'abatrait. Georges il n'avait alors qu'une trentaine d'années, et ne savait pas encore qu'à fixer de trop vives lumières, sans trêve, on se crève les yeux. Après l'accalmie que lui fut sans doute la première phase de cette iconostase, avec Léonide, il se remit à travailler seul, et comme un forcené. Toutes ces discussions de Russes, à la Confrérie, lui avaient tourné la tête, et son exil lui devenait insupportable. De plus en plus, il se replia sur lui-même. D'abord il ne voulut plus voir d'artistes, puis ne toléra plus que des femmes, ou des enfants, mais plus de ces hommes arrogants, dont la simple existence lui faisait violence. Il errait dans les rues, voulant se rapprocher des plus misérables, ressemblant de plus en plus à ces clochards, ou à ces chiens errants, les seuls à qui il acceptait encore de parler. Quant il parlait, d'ailleurs, on ne le comprenait plus; toujours il s'était exprimé avec véhémence, comme dans l'urgence – mais là il se mit à tellement manger ses mots, comme dans la peur de ne pouvoir finir sa phrase, qu'il s'éloignait des humains au point d'aboyer. Plus littéralement encore que chez Dostoïevski, il disait être possédé, par quelque chose qu'il n'identifiait pas, mais qui ressemblait plus à un démon qu'à un ange. On voyait bien qu'il était au supplice: déjà très maigre, il devint squelettique, le visage émacié, tirillé de sourires trop nerveux pour n'être pas des tics.

La guerre, dans ces eaux si troublées, fut la goutte qui déclencha la tempête. Lorsqu'il vit déferler les Allemands, Georges se dit qu'on ne pouvait rien attendre d'autre, de la part de protestants du même genre que son père. Or là-dessus, il apprit que son père venait de se faire arrêter par les Allemands, alors qu'il fuyait l'Estonie, qui venait d'être prise par les Rouges de Russie. Son père voulait le rejoindre en

France, lui le fils brillant et choyé, qui avait auprès de lui sa mère et sa soeur; et de se voir soudain prisonnier, séparé des siens, en terre étrangère, son coeur ne put résister, et il mourut, désespéré. Ainsi ce souhait de mort que Georges avait si souvent éprouvé à son égard, s'était-il exaucé. Mais aussitôt, il fut rongé de culpabilité – et sans pardon possible, puisque son père n'était plus. Dieu à nouveau était mort sur terre. Cette fois Georges voulut vraiment se suicider – et puisqu'il n'y avait plus de Dieu, ce n'aurait même plus été un péché.

Si le Père n'était plus, pourtant, il y avait toujours des anges, et celui de Georges, Olia, était toujours là, pour le protéger de lui-même. Mais devant déjà s'occuper de sa mère, qu'avait terrassée la mort du père, elle n'était plus en mesure, Olia, ne pas quitter son frère un instant, pour l'empêcher de se passer par la fenêtre. Alors elle dut bien se résoudre, se sentant presque aussi coupable que lui, à le faire interner.

Cessant de peindre des saints, il ne dessina plus que des hallucinés. Ayant déjà perdu l'Orient, maintenant il était vraiment à l'Ouest, où expire la lumière. Tout ce qu'il savait encore, c'était que son père, contre qui il avait bataillé toute sa vie, était mort. Maintenant qu'il aurait pu avoir sa mère toute à lui, il n'était plus capable d'en profiter. Au point qu'il ne réagit plus, lorsqu'on lui annonça, un peu plus tard, que sa mère avait rejoint son père – n'ayant pas longtemps résisté à son départ. Mais Georges, au fond, il l'avait devancée, plus qu'elle encore il était mort, la preuve en est qu'il cessa bientôt, complètement, de dessiner. De ce qui l'entourait, de ce qui vivait, ou de ceux qui mouraient, il ne voyait plus rien.

Vu qu'il n'y a pas de Purgatoire pour les orthodoxes, si la guerre, pour Léonide fut un étrange Paradis, pour Georges ce fut l'Enfer.

Mais qui sait si, plus encore que la guerre, ce ne fut pas la perte de Léonide, qui plongea Georges dans la folie? Savait-il que si de son ami, il n'avait plus de nouvelles, c'était que celui-ci se terrait quelque part à Paris? Ou bien le crut-il mort, quelque part en Allemagne? Ou pire encore, se crut-il abandonné?

D'ailleurs qui sait si Léonide, plus encore que l'armée, ne fuit pas son ami? Ayant appris qu'il allait si mal, peut-être n'eut-il pas la force de le voir dans cet état. Et qui sait si après,

dans Paris libéré, il ne se sentit pas plus coupable encore qu'Olia et Georges réunis – au point de ne pouvoir jamais redevenir son ami?

Peut-être que Georges lui en voulait à mort – maintenant qu'il n'avait plus son père, c'était peut-être de Léonide qu'il souhaitait la mort. Peut-être avait-il appris, lui, que son ami s'était séparé de sa première femme, et avait-il espéré qu'à défaut de sa mère, Léonide serait enfin tout à lui. Mais alors on lui aurait dit qu'il s'était remarié, et Georges se serait vu retomber dans cet Enfer qu'est la solitude éternelle.

Et en dépit de sa bonté, jamais il n'aurait pu lui pardonner, à Léonide. Car pourquoi, lorsque trente ans après avoir peint cette iconostase, on lui proposa de l'embellir, pour la nouvelle église, pourquoi refusa-t-il, d'abord, lui qui n'avait jamais cessé de reprendre son ouvrage? Pourquoi, sinon pour ne plus travailler aux côtés de celui qui avait été son ami – ou ne plus même remettre la main à ce qu'il avait peint avec lui?

Certains disent qu'il fut interné à Sainte-Anne, d'autres que ce fut à la Salpêtrière. Moi je préférerais cette version-là, pour que ce salpêtre rongé ces murs soit comme sa folie, qui aurait gagné jusqu'à cette église. Me gagnera-t-elle aussi, ou seulement le découragement de ne pas venir à bout de cette moisissure? Comme si, cette fois, je parlais perdant, devant la décrépitude.

Pire encore, on dirait qu'elle commence à me fasciner. Je dois me faire violence pour restaurer, arrêté par la beauté de ces taches, et des fissures dans le pigment; dans ce bois qui travaille, je ne vois plus que la vie. L'œuvre du temps me devient presque plus précieuse que celle de ces peintres. A leurs jaunes, déjà, je préfère le doré de la patine. Et lorsqu'un rayon de soleil se pose sur ce mur, lui rendant d'un coup son éclat, mieux que ma main ne le fera jamais, je me sens dans le même état que Georges, qui clamait la vanité de l'art, au point de brûler tout ce qu'il faisait. Peut-être, pour restaurer ces fresques, devrai-je en passer par tout ce qu'il a traversé.

A moins qu'il ne soit temps que je change de métier.

[Fin de la deuxième partie sur quatre]

Sandrine WILLEMS (Nice)

Réflexions en désordre sur l'ordre imposé (I)

[Il s'agit de la première partie d'un exposé présenté à l'Hôpital d'Hyères le 30 septembre 2009, lors d'une soirée consacrée au thème «Les libertés en psychiatrie», organisée par les Drs Martin Tindel et Christian Boulard, Secteur 83G07 du CH Henri-Guérin à Pierrefeu-du-Var].

Je remercie tout d'abord les organisateurs de cette soirée de m'avoir invité. Peut-être ne savaient-ils pas à quoi s'attendre... Pourquoi avoir choisi d'aborder la question des libertés en psychiatrie par la dialectique de l'ordre et du désordre? Mon ami Martin Tindel m'ayant gentiment sommé de donner un titre, il a bien fallu répondre ce qui me passait par la tête. Donner un titre est parfois une manière de mettre la charrue avant les bœufs, mais parfois le titre devient une locomotive. Vous jugerez par vous-mêmes.

Pardonnez-moi cette entrée en matière un peu raide, je préfère généralement amener les idées avec plus de souplesse et d'élégance. Mais notre époque n'est ni souple ni élégante, elle est raide comme... l'injustice. Je vais m'attarder sur deux points qui me paraissent particulièrement difficiles pour les patients dont nous avons la responsabilité: les hospitalisations d'office et l'AAH à taux réduit, qui sont un peu les deux points noirs de la psychiatrie d'aujourd'hui en France (je ne dis pas de la psychiatrie française, parce que j'ai encore de celle-ci une plus haute idée, héritée de mes années de formation, de rédaction et de syndicalisme). Il y a sans aucun doute encore d'autres points noirs, mais il est bien connu aussi que qui trop embrasse mal étreint.

Les hospitalisations d'office (HO).

Elles sont toujours régies par la loi du 27 juin 1990, elle-même héritière de la loi du 30 juin 1838. Avec les hospitalisations à la demande d'un tiers, elles constituent les deux modes d'hospitalisation sous contrainte en France (1), sachant que nos voisins européens n'en connaissent généralement qu'un. L'hospitalisation d'office connaît elle-même des déclinaisons juridiques différentes, que je

mentionnerai brièvement : l'article 3213-1 CSP (HO « de base »), l'article 3213-7 CSP (HO « judiciaire ») et l'HO D398 CPP (HO « carcéral »). C'est l'hospitalisation d'office en général qui retiendra notre attention ce soir.

Depuis plusieurs années, la psychiatrie de notre pays a été marquée par un certain nombre de drames, le « drame de Pau » en décembre 2004 ayant été le premier d'un lugubre calendrier, qu'on peut évidemment faire remonter à des époques plus lointaines. Plus récemment le « drame de Grenoble » en novembre 2008 et le « Discours d'Antony » du Président de la République qui l'a suivi de près, le 2 décembre 2008, sont aussi des dates à retenir quand on essaie de comprendre l'ensemble des enjeux des hospitalisations d'office. Celles-ci sont en quelque sorte des « mesures d'exception exceptionnelles » : elles devraient être réservées à des circonstances très précises, que définit bien l'article de loi : il s'agit « *des personnes dont les troubles mentaux nécessitent des soins et compromettent la sûreté des personnes ou portent atteinte, de façon grave, à l'ordre public...* » (C'est moi qui souligne). La particularité de ce mode d'hospitalisation est d'être une mesure de police administrative des malades mentaux, dépendant directement du Préfet, alors que la législation d'autres pays fait intervenir l'autorité judiciaire qui – en dehors de certaines situations d'urgence – est seule compétente pour prononcer une privation de liberté. En France, ce n'est qu'une fois que la mesure est prononcée et effective que le patient peut s'adresser au « JLD », Juge des Libertés et de la détention. C'est le recours qui est recommandé sur les arrêtés préfectoraux et qui fonctionne, dans mon expérience, plutôt bien : les juges convoquent les patients dans un délai d'un mois environ après leur demande, nous demandent à leur tour des informations et n'hésitent le plus souvent pas à nommer un expert, en tout cas devant des situations complexes.

En quoi les HO sont-elles actuellement problématiques ? Elles le sont par définition, comme toute privation de liberté dans un pays démocratique. Mais elles le sont aussi, je dirais « par désignation », et il s'agit là d'une désignation répétée des personnes hospitalisées d'office par le pouvoir politique, comme étant une catégorie particulièrement dangereuse pour

la sûreté des personnes et l'ordre public. Il ne me viendrait pas à l'idée, ni à aucun de mes collègues je suppose, de dire que cela n'est jamais vrai. Le danger que je souhaite évoquer ici, pour nos patients et nous, est d'une autre nature. Il vient de la stigmatisation d'une catégorie de personnes, qui ne restent le plus souvent quand même pas toute leur vie en HO, et d'une généralisation en tache d'huile à tous les patients hospitalisés en psychiatrie. Concrètement, les HO ont fait l'objet d'un audit de sécurité approfondi dans tous les départements français fin 2008, audit dont les conclusions sont loin d'être négatives pour les hôpitaux varois, notamment en ce qui concerne le nombre de fugues, qui sont le phénomène le plus inquiétant pour l'opinion publique, et le plus porteur pour les médias, qui en font leurs délices, si je puis me permettre cette expression. Début 2009 est tombée ce que le Collectif « La Nuit Sécuritaire » (2) a appelé la « manne avilissante », correspondant à la circulaire du 22 janvier 2009 (3), et qui s'est localement traduite par la pose, en plein mois d'août, d'une grille « infranchissable » à l'intérieur de l'enceinte du jardin d'un pavillon à Pierrefeu. Il s'agit, avec cette circulaire, d'un *plan d'amélioration de la sécurité des établissements autorisés en psychiatrie à hauteur de 30 millions d'euros*, et qui s'appuie sur les quatre points suivants :

- améliorer la sécurité des enceintes hospitalières ;
- créer des unités ou des espaces fermés ou susceptibles d'être fermés ;
- créer 200 chambres d'isolement supplémentaires ;
- utiliser des systèmes et dispositifs de surveillance.

L'alerte et le ton sont donnés.

On est loin de l'époque où l'humanisation était réputée la préoccupation majeure du pouvoir politique. Et n'oublions pas non plus que cette exigence de sécurité s'affirme toujours sur fond de fermeture de lits et autres redéploiements, sachant bien sûr que ce n'est pas le nombre de lits qui fait ou défait la sécurité. Permettez-moi de citer un discours de M. Philippe Douste-Blazy, lorsqu'il était Ministre de la Santé et qu'il a prononcé le 4 février 2006 : « J'ai donc décidé de lancer un programme massif d'investissements pour la psychiatrie. [...] C'est ambitieux. C'est surtout nécessaire pour la reconstruction, la

rénovation, l'humanisation (Il existe, dans notre pays, des cellules d'isolement indignes. Nous ne pouvons le tolérer). Et surtout, bien sûr, la sécurisation (liaisons directes entre les services d'urgence et le commissariat ou la gendarmerie, dispositifs individuels de téléalarmes, sécurité des bâtiments, personnels de sécurité...). Le secteur de la psychiatrie doit disposer d'un bien meilleur niveau d'accueil, de confort et de sécurité. C'est un signe fort qui redonnera - je l'espère - confiance à la population, aux patients et aux professionnels, et suscitera de nouvelles vocations. Bien sûr, cet investissement doit bénéficier non seulement à la modernisation des locaux, mais aussi à l'organisation des soins ». Nous avons vu apparaître depuis différentes « choses » que vous avez reconnues au passage, mais dont je ne veux pas discuter maintenant la nécessité ni l'efficacité. Il pourrait être intéressant d'établir un parallélisme entre le PTI pour le soignant et le bracelet électronique pour le patient. De quelle déshumanisation sont-ils le signe ? Loin de moi l'idée de rejeter l'électronique en bloc, c'est son usage très singulier en psychiatrie que je voudrais interroger. Il en va de même pour les somptueuses caméras installées dans l'enceinte hospitalière de Pierrefeu, qui ne peuvent être critiquées localement sans une référence à l'usage aujourd'hui généralisé de la télésurveillance. « On ne peut pas mettre un agent de police derrière chaque citoyen », dit le sens commun. Une caméra ou un bracelet électronique, c'est déjà moins cher... et ça peut même rapporter gros...

Je disais auparavant que la question posée par les HO faisait tache d'huile : vous avez vu, je l'espère, comment on était presque insensiblement passé du décompte du nombre de fugues dans un audit de sécurité (*a priori* peu inquiétant dans le Var, avec beaucoup de patients retrouvés très rapidement, voire revenus spontanément), à la généralisation à l'ensemble des structures de soins *intramuros*, de dispositifs électroniques, dont le principal désavantage pratique, pour le PTI, est de connaître des dysfonctionnements préoccupants. Vous m'objecterez que je critique d'un côté l'instauration de ces dispositifs, et que de l'autre je leur reproche de mal fonctionner. C'est vrai, mais pour moi l'objection de fond, en tout cas pour nos professions de soignants en psychiatrie, c'est qu'il ne devrait pas y avoir de « travailleur

isolé », puisque nous travaillons encore - paraît-il - « en équipe ». Nous voyons aussi tous les jours que les « ressources humaines » diminuent dans nos services et un autre parallèle s'impose à nous, entre le développement de l'électronique et la raréfaction des « humains soignants ». Nous en sommes tous convaincus, le soin, tout particulièrement en psychiatrie, c'est - au-delà d'une nécessaire technicité - une affaire de relation et de temps. Et ce temps soignant se raréfie de manière vertigineuse, pris qu'il est aussi par les tâches administratives et dévoré par le « moloch informatique ». La dérive vers une mission de simple surveillance est à craindre, et il faudrait peut-être alors s'inspirer du modèle d'accueil employé par un établissement thermal de Budapest en Hongrie : un agent d'accueil ou un soignant (qui assurerait la distribution des médicaments) et deux agents de sécurité (pas forcément armés) mis à disposition dans le cadre d'un contrat de sous-traitance. Je pense avoir suffisamment noirci le tableau pour pouvoir passer au sujet suivant, mais les petites provocations que j'ai semées en chemin, comme le Petit Poucet ses cailloux, visaient avant tout à susciter ici un échange.

(A suivre)



Clinique Universitaire de Psychiatrie, Budapest, 2008

Le dicton illustré du jour



« Honeste vivere,
alterum non laedere,
suum cuique tribuere »*

* « Vivre honnêtement, ne léser personne, donner à chacun ce qui est sien »

NDLR : Il s'agit d'un précepte juridique latin qui serait au fondement du droit. Un latiniste au long cours nous a rappelé à cette occasion que suum était le génitif pluriel de sus, le cochon. Sans doute s'agit-il d'une nouvelle preuve de la richesse des collages en tous genres, où contenus imagés et subtilités étymologiques confluent tels de puissants courants inconscients qui font affleurer des sens nouveaux à la surface des eaux noires où nous baignons quotidiennement.



Budapest, Hôtel Gellert, Dr Papp Ferenc, spécialiste de médecine thermique

Actes du Colloque de Budapest, mai 2009, 1^{ère} partie

Ils ont été diffusés par internet. Les personnes ne les ayant pas reçus peuvent nous les demander à l'adresse suivante :

piotr-tchaadaev@wanadoo.fr

La deuxième partie est en préparation.

« Il Volantino Europeo »

Bulletin internautique trimestriel de l'Association *Piotr-Tchaadaev*, 9, rue du Parc-de-Clagny, 78000 Versailles.

Président d'honneur : Alexandre Nepomiachty
N° FMC Piotr-Tchaadaev
11 78 0511778

Toute correspondance ou article est à adresser à Jean-Yves Feberey

Secrétaire de Rédaction provisoire
(depuis 2003)

9, rue Bonaparte F 06300 Nice,

jean-yves.feberey@wanadoo.fr

ou piotr-tchaadaev@wanadoo.fr

**Prochaine livraison :
15 janvier 2010**

**Pensez à nous transmettre vos contributions
pour le 31 décembre 2009 !**



Budapest, Szimpla Kert, août 2009

Dernière minute...

Regard Indépendant Association loi 1901
Communiqué de presse
Nice, 22 – 25 octobre 2009
Les 11èmes Rencontres Cinéma et Vidéo
Les réalisateurs de la région à la rencontre de leur public

Nice, le 1er octobre 2009

La 11e édition des Rencontres Cinéma et Vidéo s'ouvrira le jeudi 22 octobre 2009 au MUSEAAV et se poursuivra jusqu'au 25 octobre 2009 au théâtre Trimaget et au cinéma Mercury, à Nice.

Pendant ces quatre journées, la production régionale et indépendante sera mise à l'honneur avec du court métrage, de la musique, du documentaire, de l'animation, des cartes blanches à plusieurs associations amies (Héliotrope, le Cinéma Brut, Les Instants Vidéo poétiques et numériques, Imagespassages...) et la désormais traditionnelle nuit du cinéma.

L'objectif de ce rendez-vous est de permettre une nouvelle fois au public de découvrir la production cinématographique régionale. Le public pourra ainsi découvrir les oeuvres de Guillaume Levil, Anaïs Vaillant, Raphaël Zamochnikoff, Jean-Pierre Ybert, Laurent Lemonnier, Fabrice Chanut et bien d'autres encore. De plus loin, nous recevons à nouveau Jérémie Lenoir pour **Foniké [en guise de manifeste]** tourné en Guinée et Jean-Marie Vinclair pour **La caméra interdite**.

L'association REGARD INDEPENDANT, organisatrice de cet événement, présentera à cette occasion sa nouvelle collection de super8 tourné-montés réalisés sur le thème **A la vie, à l'amour, à la folie**. Cette année, ce sont des réalisateurs allemands de Köln (Cologne) qui ont été invités à se joindre aux créateurs de la région. Une dizaine de films devraient être présentés en compagnie de la traditionnelle sélection des Straight8 anglais et d'un *best of* du festival tourné-monté de Strasbourg.

La nuit du cinéma assouvi nos pulsions cinéphiles avec les courts métrages proposés par Héliotrope, le nouveau film de Mickaël Hers, **Montparnasse**, prix Jean Vigo 2009, un film japonais rare, **La bête aveugle** de Yasuzo

Masumura et, pour finir en beauté un grand classique du film noir moderne, **Police Fédérale Los Angeles** de William Friedkin. Cette édition entend également mêler plus étroitement diverses pratiques artistiques et la programmation s'est largement ouverte à la musique, à l'expérimentation et à l'art vidéo. Se produiront ainsi Low(ic) et In Extenso en mix sur super8, des slameurs, les musiciens d'Alex Trio et Pauline.Mu, jeune comédienne venue de Marseille.

Nous vous convions à découvrir le détail de cette 11e édition au cours d'une conférence de presse le jeudi 15 octobre 2009 à 18h00 au cinéma Mercury, 16 place Garibaldi à Nice.

Renseignements public :

06 23 07 83 52 /

regardindependant@gmail.com

Site : www.regardindependant.com

REGARD INDEPENDANT

C/O Espace Associations Nice Centre

45, promenade du Paillon

06000 Nice

CONTACT PRESSE : 06 23 07 83 52 Vincent Jourdan



Cinéma Hunnia, Budapest, 2009